

CAHIER JAUNE



REVUE MENSUELLE

Carte d'abonnement N° 265

LA NOUVELLE STATUE DE LA LIBERTÉ



Sommaire

	Pages		Pages
L'AMÉRIQUE ENJUVÉE ASSASSINE L'ALGÉRIE.....	1	LA GUARDIA, MAIRE DE NEW-YORK.....	23
par André Chaumet		AU HASARD DE LA CAMÉRA.....	24
QUE L'AMÉRIQUE ESCLAVAGISTE COMMENCE.....	3	par C. E. Duguet	
par André Chaumet		BUDGET DE LA GUERRE JUIVE.....	26
TABIEAU DE L'AMÉRIQUE ENJUVÉE.....	6	par F. Dessat	
Le Cahier Jeune		LES TRÉSORS DE LA KASBAH D'ALGER.....	27
QUI GOUVERNE L'AMÉRIQUE?.....	13	par Maître de la Monte-Capron	
L'ANTISÉMITISME AUX ÉTATS-UNIS.....	18	ISRAËL EN ALGÉRIE.....	29
par Jacques Plomard		par Georges Jacquell	
LES GRANDS MAÎTRES DE L'ÉCONOMIE DE GUERRE.....	20	TOUT VA TRÈS BIEN.....	31
(Documents recueillis par G. de S.)		par Louis Walther	
LORSQUE FRANKLIN PARLAIT DES JUIFS.....	22	LA QUESTION JUIVE DANS LE MONDE.....	32



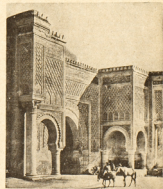
**Tandis que le Juif Morgenthau
menace la France...**

L'AMÉRIQUE ENJUVÉE ASSASSINE L'ALGÉRIE

Impérialisme de contrebande — Inutile cette explication si l'on n'est pas jugé bon que la France meurtre mais encore capable d'un carnage et confiante dans son devenir prêt à se voir noyée de la grande tornade dans laquelle le Kadda avait eu droit, dans son fol méprisisme, la participation...

Et tandis que l'Anglais, toujours digne à la carte, toujours courtois aux dépouilles, toujours réinventant une nouvelle fièvre de chair sur sa victime d'hier, toujours prêt à acheter par les larmes de ses amis nocturnes, ceux qu'il avait fait allonger déjà sur les draps marauds du sang, coulé pour lui des lits d'hôpital, toujours prêt à rembourser au nom de Léon Gracienos Majores, au nom aussi de la petite Elizabeth et de la petite Marguerite-Rose, toujours prêt à rembourser les enfants de Paris, de Rouen, du Creusot en causant leurs petits membres douloureux comme ils avaient eux seuls causé leurs frères pour offrir la poignée aux deux enfants rugissants : tandis que ce John Bull à M. de Churchill fait savoir à son de trompe que la France enfante « sont l'ennemi » et que dans « les vagues françaises coule du sang de famille » et qu'il faut bien que le complice de l'Anglais s'en prenne rang.

Le voyageur, l'habitant de celui qu'un beau jour notre Lafayette et notre Rochambeau s'en étaient venus avec les nobles



Le 28 octobre 1936, une grande manifestation eut lieu dans la petite île de Rodos, dans le port de New-York, pour célébrer le cinquantième de la remise par la France de la Statue de la Liberté aux États-Unis. Le Président Roosevelt y assista en personne et prononça comme il se devait un vibrant discours. Une délégation en costume algérien était même aux premières rangées et plusieurs, soulignant ainsi le fait que le sculpteur Bartholdi, auteur de la statue, était originaire de Colmar.

Au même moment, dans le fracas de l'ultrage, retentissait la voix d'Alfred Lebrun, alors Président de la République célébrant par radio la chaude, la traditionnelle, la saine amitié franco-américaine... Ce n'était qu'une cérémonie...

Une autre devait se dérouler le 29 mai 1938. Dans la charmante petite ville de Sarrebourg, au cimetière américain, M. William Bullitt, ambassadeur des U. S. A. en France prononça la parole pour commémorer le souvenir des soldats de son pays tués pendant la guerre.

Et ce fut pour dire : « Aujourd'hui, moins de 29 ans après cette guerre dans laquelle ils moururent, nous ne sommes pas sûrs que leurs tombes ne soient pas bientôt envahies par les obus et les bombes de canons... Les Américains ne peuvent plus admettre que la guerre soit évitable ».

C'était en 1938... un demi-siècle représentant les États-Unis nous annonçant déjà que les futurs caractères étaient inévitables.

Des années ont passé... le 1^{er} septembre 1939, la pierre se mit à rouler avec la Pologne. Le 3 septembre, l'Angleterre et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Le 14 juin suivant, la France reconnaissait les faits de la défaite, le 17 juin l'Armistice était signé... Le carnage de la guerre faisaient beaucoup d'interrompre sur notre sol où ses ravages étaient déjà sans nombre.

La France, a dit le Maréchal, avait déposé les armes dans l'honneur, les humiliations supérieures lui avait été infligées; sa fille lui avait été ravotée, son Empire surbaissé, vicieuse cristallisation de son âme, prolongement naturel de sa vie et de son œuvre lui était resté intact, inviolé.

Mais là encore, les Américains sans doute ne pouvaient pas admettre que la guerre soit évitable. Les Américains, nous devrions dire plutôt par analogie et par jalousie : les Juifs qui gouvernent l'Amérique, toute l'engeance pharisaïque qui fait sur les peuples jusqu'à un sang pour mouler ses barrières et enlancer l'œil aux pauvres gens dans les coffres de leur

aux des gardes françaises déserter de l'Angleterre, celui que nous appelions notre frère et qui déjà si souvent en 1817, n'avait pas su comprendre ce qu'était cette grande fraternité d'armes, le regret-tous celui que nous considérons comme l'un des bons et des meilleurs moments, le regret-tous bien des années, bien des années avec l'Anglais perfide, pillard d'épaves et assassin de marins, avec le bretteur gauloise au regard chafouin, aux joues abîmées, à l'archine larve, le regret-tous avec le bourgeois breton à la défense de ses intérêts, avec la peur et la haine, le regret-tous avec l'agent laïque aux yeux agrandis par le vice et par l'opium, avec le marchand bourgeois à l'œil d'un mauvais comp, avec toutes les profusions du globe dans les ars et les diamants digèrent le reluit de la route et du crime... Le regret-tous avec tout ce qui est français, tout ce qui est pauvre dans le monde, tout ce qui ne pense plus qu'à son ventre, tout ce qui n'a plus une âme de créature humaine, tout ce qui hait, tout ce qui rompt, tout ce qui agit, tout ce qui parle, grand dans son cœur et dans son esprit, les paroles apôtres du Talmud :



« Tu convertiras de grandes et belles villes que tu n'as point bâties, tu vengeras des chaînes que tu n'as point créées », avec tout ce qui en dit mal, est juif, pense juif, agit juif... Et c'est tout ce bon monde qui, dans le malin d'une seule éphémère, nous les phases qui brillent dans les ports, écourent, la rage des océans, s'est lavé sur notre Algérie française, sur notre Maroc Français au droit dans son minuscule tout blanc au milieu de la palmeraie toute verte, l'un des derniers Marchés de France.

Et c'est le Juif aujourd'hui qui s'appelle à gouverner l'Algérie. C'est le Juif qui s'appelle à exploiter le peuple arabe comme il n'est pas permis d'exploiter un chéri, c'est le Juif qui s'appelle à rendre la terre breuvée aux ennemis d'Alphonse et aux Juifs de la Meina, à la Blanche, et qui déjà partout dans le monde on peut nommer le Juif Juif de la jeunesse universelle... Oui, c'est bien le Juif qui profile son ombre inquiétante sur le drapeau étoilé.

Des politiciens ? Une occupation éventuelle par les troupes allemandes de notre Afrique du Nord ? Ah, non, laissez-nous mourir. L'essentiel a déjà été dit la-dessus par le Führer qui est au moins lui, un homme de notre race. Et au surplus, qu'était donc le but poursuivi par l'Afrique d'Alsace ? Vous le voyez à la lecture de ces pages où s'étale partout l'empire de la campélie juive — rien est de surveiller l'action gouvernementale, de supprimer nos faiblesses, d'exploiter nos rancœurs, de briser nos espoirs ?

Lesky après Bullitt. Tout après Lesky n'est-il pas en pour mission essentielle de rendre aussi difficile que possible la politique de collaboration étroite à Maxime entre notre Marché et le Chef de l'Allemagne ?...

Le chantage au pain, le chantage aux navires commerciaux, le chantage au blocus, le chantage aux coups de main contre nos possessions lointaines n'est-il pas un jour, depuis deux ans que dure cette folle politique d'équilibre et de double équilibre ?...

Le terrain n'avait-il pas été soigneusement préparé en Afrique du Nord, en Afrique occidentale et équatoriale ?...

Le conseiller de légation Murphy n'avait-il pas entrepris en décembre 1948 — il y a tout juste deux ans — un voyage d'inspection en Algérie et au Maroc où il avait et avait entre le quartier général de la défense des généraux Weygand

et Nogais et selon l'expression des Indes d'Amérique — qui sont sans doute maintenant les seuls mots vagues de ce Page — s'appliquait-il pas sans cesse l'oreille sur le sol ou aux portes pour déceler tout mouvement discernable ?...

Au surplus encore, l'impérialisme gauchiste aurait-il subitement disparu qui faisait écrire en avril 1941, par Henry R. Luce, dans la revue judéo-américaine « Life » en lignes éminemment suggestives :

« Personne ne peut sincèrement prétendre que c'est pour de purs raisons de défense qu'il soit nécessaire de prendre part à cette guerre qu'il s'y être impliquée. La question qui se pose devant nous n'est pas en première ligne une question d'existence, c'est une question de calcul. »

Ainsi donc, éliminez-vous, éliminez-vous, grand trésorier des finances monétaires, même la France entière en disant qu'elle doit être considérée comme « territoire ennemi » et lorsque le Juif Lippman, ministre juif de Washington déclare « que les richesses coloniales françaises sont devenues nécessaires à la vie américaine »...

Ah, mais oui, ils nous aiment à nous savoir, nos frères Américains... Ils nous aiment comme le disait notre Fernand dans ses impayables esquisses, à la façon dont d'autres aiment le kielstruck... Ils nous aiment... » regardez !

Comme nos chers Juifs, n'est-ce pas ?...

Eh bien, cette fois, la coupe est pleine. La riposte s'impose, immédiate, totale.

Nous faisons nôtre ici pour notre part la motion officiellement adoptée par le Congrès du P. P. F. C'est la seule qui convienne. C'est la seule qui soit digne aussi d'une Europe arabe...

Messieurs les Juifs d'Amérique, nous voulons vraiment le savoir ?

Que le sang versé retombe alors sur Israël tout entier.

André CHAUMET,

Directeur politique du Cahier Jeune.





QUE L'AMÉRIQUE ESCLAVAGISTE COMMENCE DONC PAR ELLE-MÊME

par André CHAUMET



ERTES l'Amérique est une grande nation. Certes de gaisants cerveaux, d'excellents échantillons d'humanité peuplent son sol. Certes tous les citoyens américains ne sont ni des gangsters ni des fous. Toutes les girls ne sont pas des stars, tous les grands fonctionnaires ne sont pas des Juifs ni d'anciens bagnards. Non, assurément. Et comme le dit l'adage ancien pour une nation bien

jeune : « Il faut de tout pour faire un monde n'est-il pas vrai ?... »

Encore, s'agit-il de s'entendre sur ce monde et le spectacle que nous offre le monde américain n'est-il pas pour nous donner le sens d'un équilibre à coups sûr bien perdu Outre-Atlantique.

Des leçons de vie ? Nous avons ici tellement bien gâché notre existence que nous ne demanderions qu'à en recevoir de ceux qui pourraient nous en donner. Il est vrai que l'Amérique et son noble Président Franklin Delano Roosevelt ne se manquent pas de nous en offrir à tout bout de champs, à tout propos et même, souventes fois, hors de propos...

Voyons donc un peu ce que nous pourrions acquérir — pour l'amélioration de notre misérable monde français et européen au contact de la libre Amérique...

Et puisqu'aussi bien à maintes reprises, les citoyens d'U. S. A. se sont indignés de ce qu'ils nomment avec

mépris « notre racisme » et que leurs représentants les plus qualifiés ne se sont pas montrés avares de conseils et de remontrances lorsque timidement, bien timidement cependant notre Gouvernement a cru faire preuve d'énergie à l'égard des menées du peuple juif en remettant Israël, campé chez nous, à sa vraie place — c'est au racisme du peuple américain que nous allons faire allusion.

Racisme américain ? La chose est singulière n'est-ce pas ?

Singulière en effet. Vous en allez juger !

New-York. Les rames de métro et les autobus qui remontent l'île de Manhattan se vidant de blancs à partir de la 110^e rue.

C'est que là, entre la 110^e et la 155^e rues, commence Harlem, le quartier réservé aux nègres.

Au début du siècle, Harlem était blanc. Mais d'année en année, la misère et la terreur chassaient les noirs du Sud vers le Nord. Aujourd'hui, Harlem est noir. On y trouve deux ou trois nègres très riches, une poignée de bourgeois aisés. Tous les autres sont des travailleurs. La vie est ainsi faite à New-York. Les uns crient les chaussures, ouvrent les portières des autos et font marcher les ascenseurs. Souliers, ascenseurs et autos appartenant aux blancs. Les trois quarts environ des autres sont sans travail : trois hommes sur quatre...

Ecoutez cette voix qui retentit. C'est celle d'un nègre qu'a entendue Vladimir Poutine, et qu'il rapporte dans



tous les deux jours. Aujourd'hui j'ai acheté un paquet de huit bâches, je l'ai payé 20 cents, la nourriture d'une journée !...

Une voix de foule aussi :

— Le nègre souffre en tant que travailleur. Il souffre en tant que chômeur. Il souffre aussi en tant que nègre. Il paie davantage pour tout ce qu'il achète, il reçoit moins pour tout ce qu'il offre. Il n'est pas admis dans les restaurants et hôtels hors de Harlem. Pour un juge, un accusé noir est coupable d'avance. Même dans les prisons de New-York, les nègres sont enfermés à part. Il n'y a qu'au cimetière qu'ils sont enterrés avec les blancs... Les blancs pauvres, bien entendu...

Tiens, comme c'est étrange. Des êtres qui souffrent de la faim, des êtres qui vivent parqués, qui ne doivent pas pénétrer dans la vie des citoyens de la libre Amérique, des êtres auxquels restaurants et hôtels américains sont fermés. Des êtres qui doivent expier et mourir à part... cela nous rappelle quelque chose... Mais oui, c'est presque le sort fait dans le Moyen Âge aux populations juives d'Europe. C'est le ghetto du Moyen Âge en plein XX^e siècle à nous pas douter...

Curieux quand même la tolérance en Amérique...

Mais laissez-nous ajouter quelques fleurs encore à notre bouquet. « Il y a 325 lits à l'hôpital de Harlem et un moyen de 400 malades en traitement. Les tuberculeux n'y sont pas isolés. Les contagieux non plus. Dernièrement, un chirurgien y a fait une opération très sanglante devant une trentaine d'enfants qui hurlaient d'effroi... C'est monnaie courante à l'hôpital de Harlem. »

Au tour d'une vieille de parler.

— Miss Pleasant, les nègres aujourd'hui sont-ils libres ?

— Ils sont plus esclaves que nous, dit-elle. Nous, au moins nous étions habillés et nourris. De mon temps, on battait les noirs, aujourd'hui, on les tue !

A l'arrivée dans ce monde, le pauvre petit paquet de chair marron ne reçoit guère de considération :

C'est une jeune maman qui parle :

« En principe on nous garde 10 jours. Mais la place manque. On vous pose par terre, sans matelas. Je suis rentrée chez moi le 7^e jour et je me suis aperçue qu'à l'hôpital, ils n'avaient même pas songé à ganser l'ombilic de ma petite. »

Il est vrai que le même jour, un événement considérable s'était produit dans la vie des U. S. A., relaté en caractères d'affiche par toutes les gazettes américaines. « La Direction des Parcs a annoncé avec une fierté considérable, la naissance au Zoo du Central Park d'un singe d'une espèce répandue aux Indes. Le petit singe, un mâle, est né à 9 heures du matin et se porte à merveille. Il mesure 15,24 cm. et pèse 440 grammes. Sa mère, qui a été acquise par le Zoo en février 1935, a passé la plus grande partie de la journée devant la grille de sa cage, ce qui ne l'a pas empêchée, toutefois, de venir chercher sa

ration de patates, de lait, de bananes, d'oranges et de laitue... etc... »

Demi-bouteille de lait tous les deux jours pour les petits enfants noirs qui meurent ainsi très vite, très seuls, très tristes...

« Il a souffert sans murmurer

Et supporté sa peine avec le sourire des Elus

Et l'ange du Seigneur a parlé

Cher Eddie, rentre à la maison, ne souffre plus... »

Le gosse qui en réchappe, gare à lui. La chasse au gibier noir est ouverte en toutes saisons !

En un an, — c'était en 1938 — la police de Harlem a tué sans la moindre provocation cinq nègres dont un garçon de 18 ans qu'elle soupçonnait d'avoir volé 68 cents. Trois garçons accusés d'un vol de 38 cents ont été battus et condamnés à un total de 90 ans de prison : 28 mois de prison pour chaque cent !

Un enfant de 8 ans a été arrêté pour avoir soit-disant attaqué un policeman qui pesait 90 kilos... Un enfant contre un colosse en pleine force !...

Et ces nouvelles affluent sous nos yeux, par centaines. Par milliers...

C'est la vie du nègre, du pauvre nègre en Amérique ! Mince de pays, comme dirait l'autre, pas la peine de se vanter de ne partager aucun des préjugés courants dans notre playboy Europe. Mise à part la colonisation britannique aux Indes et en Afrique Occidentale, on n'a jamais rien vu de plus barbare, de plus inhumain, de plus tritement indécent !

Il est vrai que le peuple aux U. S. A. ne nage pas non plus dans la félicité.

Le député Thomas R. Anchee de l'Etat du Wisconsin s'agit-il pas le lundi 26 août 1935, à la tribune de la Chambre des Représentants — révélé ces faits stupéfiants :

« 12 millions de chômeurs. 2 écoliers sur 5 souffrant de sous-alimentation, 1 pour 100 des Américains possédant 50 pour 100 de la richesse totale de la nation, 513 riches possédant à eux seuls la fortune de 8 millions de personnes, 5 millions de fermes instables, 90 pour 100 des installations rurales sans électricité, 1.200.000 faillites paysannes en 5 ans. Une mortalité dont seuls les spécialistes et les foyers peuvent avoir une idée. Une opulence agressive, au milieu de la misère la plus scordide. Mais le dogme est resté intangible. La fortune confère l'intelligence. Les événements ont raison contre Ford, mais Ford a raison contre tout homme moins riche que lui en vertu du même principe qui fait que pour connaître le secret de longévité, on s'adresse à des centenaires... »

Eh, voilà, le tour est joué ! La vie aux U. S. A. continue. Et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.



Le ghetto de New-York

Seule, la complainte des chômeurs troue le halolement des machines qui rugissent dans les usines de guerre...

Gratifié-ciels — forteresse volante, punition des méchants Nazis par les fils des Sammies apparaissant près des dieux vengeurs dans le ciel d'Europe... désirs pris pour la réalité... fumées de rêve...

La voici la triste réalité :

« Ce n'est pas une existence
Nos enfants sent nus et ont faim
De vous jure, ce n'est pas une existence
Nos enfants sent nus et ont faim
Si l'on n'augmente pas les salaires
Nous pourrions mourir demain ».



Mourir ? Mais qui donc parlerait ici de mourir s'étonne, lippu et satisfait, Henry Morgenthau ou Samuels Jacobs...

Lorsqu'il s'agissait de défricher la terre, de lutter contre les Peaux-Rouges, nous n'étions évidemment pas là. Mais depuis un demi-siècle nos familles ont conquis le pays, et solidement.

Nous n'étions que 150.000 en 1870, c'est vrai ! Mais nous avons rattrapé le temps perdu et nous sommes aujourd'hui près de 4 millions soient les 3,4 pour 100 de la population.

New-York, Chicago, Philadelphie, Boston sont à nous, avec respectivement 3 millions, 300.000, 270.000 et 100.000 des nôtres. Bien entendu nous ne sommes ni fermiers, ni navigateurs, ni débardeurs dans les ports, ni défricheurs dans les forêts, ni chasseurs dans les immenses étendues du Nord, mais nous soignons les Américains, nous plaidons leurs affaires, nous leur mettons de faux dentiers, nous soupçons leur or, nous endroignons leurs armées, nous dirigeons leurs gouvernements.

À nous, appartient la libre, la libre Amérique toutes ses formidables richesses. Qui parlait donc ici de misère ? Qui parlait de mort ?

Ainsi, parle, lui, le Juif de la Maison Blanche...

Et ainsi se déclare-t-il solidaire du Juif dispersé dans le monde entier. Il n'a de cesse qu'il larbi à l'étranger n'obtienne sa rançon sur le Gay stupide. La guerre est sa chose, à lui d'aborder, à lui tout seul. Il l'a voulu. Il s'en délecte maintenant.

Mais l'ennui, le point noir, c'est le pauvre Juif exilé — tarabuté en Europe. Et les Nathaniel Engle, les Morgenthau, les Samuels, les Bernadine de s'agiter autour de Delano Roosevelt, et Delano Roosevelt d'agiter Tuck et Tuck d'agiter Vichy...

Pensez donc, ces pauvres Juifs tout de même. Qui ne vivent pas en ghetto, qui ne sont pas assassinés, qui ne sont pas traités comme des chiens, qui ne se voient pas parqués dans un monde à part, qui vivent grassement du marché noir fait à leur seul profit et qui se dorment les fesses au soleil du Midi, voyez-vous ça — qu'on veuille les traiter un jour en France, comme des simples noirs de Harlem. Ah, non, ces choses là ne sont tolérables que pour les nègres. Nous autres Américains et Juifs sommes d'essence supérieure, quasi divine. Le nègre, c'est rien. À peine du pipi de chat. Mais nous ne laisserons pas toucher à nos pauvres frères persécutés de France. À la pauvre Rebecca qui ne trouve plus son rouge à lèvres préféré, au pauvre gros Salomon qui a du passer la main à d'autres moins voyants...

Non, non et non ! Et de mobiliser la radio. Et de secouer les ondes. Et de faire appel à la commisération bolcheviste. Et d'agiter les frères gaullistes. Et de faire appel aux sentiments des pauvres gogos de France.

« Femmes, mères de France, des enfants souffrent, mais non, pas ceux de Harlem, ceux de Rachel ou de Mme Larabisky. Et de mobiliser enfin la masureillerie cléricale qui a marché comme un seul homme — n'est-ce pas Monsignori — parce que son caractère personnel, comme l'a si bien dit Jacques de Ladain — parce que son caractère personnel apatride lui rendait l'âme juive, l'âme des sans-patrie, tolérable et même sympathique...



Et c'est ainsi qu'oubliant des règles de son gouvernement. — La première grave mesure prise dans le monde contre les Juifs — n'a-t-elle pas eu pour auteur le Gouvernement américain lui-même, quand il a édicté des règlements contre l'immigration en fermant les portes de l'Amérique aux Juifs bogeux venus de Pologne ou d'un dépêtrer quelconque d'Europe Centrale — M. Tuck, chargé d'affaires à Vichy — a été amené à présenter au Président Laval, les pieuses remontrances que l'en sait :

— Monsieur le président, le gouvernement américain s'est ému des traitements que vous infligez aux Juifs de France.

— Dites à votre gouvernement que, s'il porte tant d'intérêt aux Juifs, je suis prêt à les envoyer aux Etats-Unis.

— Là n'est pas la question...

— N'ayez pas d'inquiétude au sujet du voyage. Toutes les précautions seront prises pour que les convois ne soient pas torpillés. Alors, les voulez-vous ?

M. Tuck ne les a pas voulu. Et nous ne sommes pas éloignés sur ce point de lui donner raison...

Mais ce que nous ne voulons pas nous non plus c'est recevoir de l'Amérique esclavagiste des leçons de comportement à l'égard des minorités indésirables, cramponnées chez nous.

De quelle « dignité » de la personne humaine l'Amérique entend-elle au surplus faire état ? De la blanche ? de la noire ? ou de la juive ?

En ce cas, nous avons effectivement à apprendre d'elle comment on peut appliquer à nos Juifs de France et à ceux d'Europe, la méthode américaine de vie des nègres de Harlem. A cette différence près — que le nègre — malgré son instinct quelque peu chapeuteur et taquin, appartient plutôt au type « bon bougre » alors que le Juif en tout temps et tous lieux, relève plutôt du type parasite et vipérin...

Le ghetto noir de Harlem appliqué aux Juifs, ici de toute urgence, voilà la leçon que nous donne la fièvre enfant de Washington.

Qu'elle en soit remerciée chaleureusement. Nous avons à la tête de notre Gouvernement et à celle du Commissariat Général aux questions juives, deux hommes bien décidés à en tirer toutes les conclusions qu'elle comporte... Et c'est justement l'essentiel.

C'est l'essentiel pour que les gosses de chez nous puissent vivre en paix dans l'Europe unie de demain !

Pour le reste, que M. Roosevelt, Mistress Eleanor, leurs Etats-Majors, leur Cour, leurs banquiers, leurs stars platinées, leurs lumières artificielles, leurs mayors... à tuer le temps, leurs conseillers et leurs payeurs... nous f... la paix.

C'est la seule grâce que nous leur demandons.



Le pied des gratte-ciel de Manhattan, à l'aube d'hiver, le dernier soir de New-York.



New York en 1700, par Houdou.

PETIT TABLEAU DE L'AMÉRIQUE ENJUIVÉE

Depuis Christophe Colomb jusqu'à Roosevelt, les Juifs ont toujours considéré les U. S. A. comme un merveilleux champ d'expérience.

L'ENJUIVEMENT COMMENCE



Il y a plus de quatre siècles, les Juifs exploient l'Amérique. C'est Juifs accompagnant Christophe Colomb lors de son premier voyage. L'un d'entre eux, **Bernal**, embaîsqu comme médecin, s'opposait au complot contre le navigateur, qui aboutit à la disgrâce et à l'expulsion de l'explorateur, dit son retour en Espagne. Un autre, le Juif **Torres** s'enrichit en exploitant le tabac qui venait d'être découvert.

En 1649, le **Toleration Act** accordait la liberté de signer à toute personne faisant profession de croire en Jésus-Christ. C'était exclure les Juifs, mais non les Juifs convertis, et, en 1656, vingt trois Juifs débarquèrent en Amérique du Nord. Ils reçurent l'hospitalité du gouverneur hollandais **Stuyvesant**, qui voulait aux destins de la Nouvelle-Amsterdam. Il ne l'accorda, d'ailleurs, que sur demande pressante des Juifs de Hollande.

Aujourd'hui, la Nouvelle-Amsterdam est devenue New-York, on y réside deux millions de Juifs, plus un million consulté au moyen de toutes les religions et de toutes les sectes.

Les Juifs débarqués au XVIII^e siècle, s'ils recevaient une large hospitalité des colons hollandais, s'étaient cependant pas considérés comme citoyens, mais quand les Anglais eurent conquis le pays et qu'ils se furent installés dans la ville de New-York, récemment

construite par les Hollandais, l'un de leurs premiers actes fut d'accorder aux Juifs la citoyenneté sans restriction aucune.

A cette époque déjà, certains Juifs étaient fort riches. L'un d'eux, **Aaron Lopez** possédait toute ravine, tandis que d'autres trafiquaient de l'alcool et surtout des armes qu'ils vendaient aux Peaux-Rouges, en les poussant à la révolte contre les blancs.

Les colons avaient besoin de main-d'œuvre pour la culture du coton, **Lopez** et ses complices se transformèrent en négriers.

Tous les Juifs n'étaient pas négriers. Beaucoup s'établirent ailleurs dans les grands centres, cherchant à faire excuser et même accepter leur parasitisme en se déclarant exclus des emplois manuels. Ils en usèrent ainsi dans tous les pays et de tous les temps.

L'usure des Juifs d'Amérique se double bientôt d'une spéculation sur les cotons, et les Américains du Nord et du Sud furent alors les tributaires des commerçants et des banquiers juifs.

ISRAËL ARRIVE EN MASSE COMPACTE

Le XVIII^e siècle marque le véritable commencement de l'émigration juive vers l'Amérique. L'histoire des Juifs américains, est, durant cette époque, intimement liée à celle des Juifs d'Angleterre (1). Depuis Cromwell, les Juifs obtenaient leur naturalisation dans les colonies anglaises et non sur le continent. Un nombre considé-

(1) Voir *Le Cahier Juive*, N° 7, août 1942.

reble de Juifs, difficile à évaluer, viarent réclamer cette naturalisation, le signe de l'argent commençant.

Avec les Juifs, les premières loges maçonniques s'établissent sur le Nouveau Continent. En 1728, les F. M. étaient nombreux dans les grands centres. Au moment de la proclamation de l'indépendance (4 juillet 1776) tous les chefs du mouvement étaient maçons. Franklin tenta d'avertir ses concitoyens. Ce fut en-vain.

Les ateliers maçonniques exercèrent une action intensive sur les Américains et la jalousation des Juifs, déjà opérée par le puritanisme, fut doublée encore par la propagande européenne.

Ce furent les Juifs d'Amérique qui envoyèrent des pétitions à Londres pour réclamer la naturalisation massive des Juifs d'Angleterre. Nous avons vu de quelles colères devaient soulever le Bill de 1753 (2).

Les commandants juifs du Nouveau Monde devinrent un foyer de révolte extrêmement actif et, grâce aux œuvres opposées de la politique anglaise, la France juive déjà prépondérante, entraîna la France protestante et les Loges, le mouvement séparatiste amorcé en 1751 par Samuel Adams, dans le Massachusetts, aboutissant à la constitution de la République qui réunissait trois états. On sait comment les Américains oublièrent les intérêts de leurs alliés les Français, mais il faut noter que la Constitution américaine accorda immédiatement l'émancipation aux Juifs. Ils étaient définitivement dans la place et les autres peuples avaient travaillé pour eux.

MONROE, ALLIÉ DES JUIFS, TRAHI PAR LES JUIFS

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler les noms des Présidents de la République qui succédèrent à Washington (1789-1797) et qui, presque tous F. M., permirent aux Juifs d'accroître leur nombre et leur puissance. Ce sont, au XIX^e siècle : Jefferson (1801-1809), Madison (1809-1817), Monroe (1817-1829), Jackson (1829-1837), Harrison (1841), John Tyler (1841-1845), Polk (1845-1849), Taylor (1849-1850), Buchanan (1857-1861), Abraham Lincoln (1861-1865), Johnson (1865-1869), Garfield (1881), Cleveland (1885-1893) et 1893-1897), Mac Kinley (1897-1898) et, enfin, Théodore Roosevelt (1898-1905), l'apôtre du Roosevelt actuel.

Le premier recensement sérieux date seulement de 1880. Malgré toute absence de précision à ce sujet avant cette époque, et en tenant compte du fait que le nombre des Juifs aux U. S. A. double progressivement tous les quinze ans environ, on peut dresser cette statistique :

1818	3.000 Juifs.
1824	6.000 Juifs.
1840	18.000 Juifs.
1848	de 45 à 50.000 Juifs.
1860	250.000 Juifs.
1868	400.000 Juifs.
1890	800.000 Juifs.
1897	927.000 Juifs.
1900	Plus d'un million de Juifs.

Washington avait recommandé aux Américains d'éviter les alliances avec les puissances étrangères. Le 2 décembre 1823, Monroe lança sa « Doctrine ».

« Divinement, les Continents de l'hémisphère occidental ne seront plus considérés comme susceptibles de colonisation par une puissance européenne. »

Depuis Monroe, avec l'appui des capitalistes Juifs de Wall Street, les U. S. A. n'ont cessé d'étendre leur protection sur les républiques d'Amérique latine et se sont immiscées dans la politique intérieure de ces Etats à un tel point qu'on peut affirmer que l'ex-Juif, depuis plus d'un siècle, commande tous les mouvements insurrectionnels auxquels il suit systématiquement ses pas.

Aujourd'hui, les républiques sud-américaines ne risquent plus l'ingérence dans leurs affaires des puissances européennes. Les Juifs qui gravitaient dans l'orbite de Monroe ont réussi leur coup : D'autres Juifs sont venus et comme la juiverie et la franc-maçonnerie considèrent les U. S. A. comme l'ultime repaire des tristes et du mal d'or, Franklin Delano-Roosevelt rejette le Testament de Washington et la Doctrine de Monroe.

Aujourd'hui, le rôle du Président Roosevelt consiste à combattre les adversaires du pétrole et à venir en aide à la juiverie anglaise, laquelle est en péril. Grâce à la radio, au cinéma, à la presse, il a su réveiller la haine du fascisme en exploitant la crédulité du peuple auquel il présente l'Allemagne sous un jour repoussant. Il a également su créer une psychose de terre, en faisant ressortir la soi-disant danger hitlérien et en allant jusqu'à présenter une attaque des pays totalitaires contre les Etats-Unis.

C'est pourquoi toutes les alliances juives-capitalistes sont louches pour sauver la suprématie des trusts. On communique avec la même ferveur les Anglais de Churchill, les Bolchevicks de Staline et les Chinois de Tchang-Kai-Chek, dont la mission est de défendre le pétrole, le coton, le caoutchouc et les mines d'or.

LE BOUT DU NEZ CROCHU DE ROTHSCHILD APPARAÎT

L'abolition de la traite et la suppression de l'esclavage, ne furent que les prétextes de la guerre de Sécession. Dès 1840, il y avait antagonisme entre les colonies du Sud et les industriels du Nord. Les besoins économiques des deux régions, leurs aspirations et leurs intérêts étaient diamétralement opposés. Wall Street ne voyait pas sans plaisir les riches américains du Sud s'écarter à son contrôle. Les esclaves noirs travaillaient presque pour rien dans les exploitations coloniales assurant à leurs maîtres des gains énormes. Il fallait dégrader cette source de revenus afin de mieux pouvoir l'exploiter.

Le conflit sanglant de 1861-1865 fut précédé par une bataille diplomatique. Comme les gros acheteurs de coton étaient des Juifs anglais, la lutte s'engageait entre les Juifs de Londres et ceux de New-York pour la suprématie du trait des textiles.

Le 6 novembre 1860, le F. Abraham Lincoln fut élu à la présidence de la République, tandis que, le 4 février 1861, les Etats du Sud, confédérés d'abord Jefferson Davis pour combattre l'Union du Nord. Ainsi s'ouvrait une lutte féroce entre les commerçants et les industriels du Nord et les agriculteurs du Sud, sur laquelle se superposait un conflit de races qui, à certaines époques, prit un caractère féroce. Il est curieux de remarquer que les armées du Nord comme celles du Sud avaient des banquiers Juifs. Parmi les principaux esclaves de cette guerre, on remarquait le trou du Rothschild et bientôt, après la défaite de Lee, sur les territoires sudistes s'abattit une nuée de Juifs, les Carpetbaggers, qui portèrent toute leur fortune dans des sacs en tissu.

Il est impossible les noirs à se révolter et pouvaient en menacer les colons du Nord. Les auditeurs s'élevèrent d'autre manière que de s'engager dans les rangs du Ku-Klux-Klan (K. K. K., organisation du hait qui au cours), association secrète dont les ramifications étendues et redoutables englobaient dans une même dépression les nègres, mais surtout les F. et les Juifs. Son succès fut prodigieux. Il n'a pas cessé d'être puissant.



John Pierpont Morgan, le plus grand profiteur de la guerre de 1914-1918.

LES GANGSTERS AU POUVOIR

L'histoire économique des U. S. A. n'est plus désormais qu'une histoire de banque et de bourse avec des épisodes de prospérité succédant à des périodes de crise, tous plus ou moins qui enrichissent les financiers au détriment des travailleurs.

Deux groupes financiers vont se disputer les tracts. Il y a d'un côté **Rockefeller** (banques **Warburg, Kuhn, Loeb** et **Co.**), de l'autre **Morgan** (banques **Belmont** et **Rothschild**).

L'histoire politique est en concordance avec l'histoire économique et bien des parlementaires ne hantent que les bureaux de paillasse de l'un des deux groupes rivaux. Les hommes politiques ont, à leur tour, des bureaux de main, des gardes du corps, des gangsters dont les exploits vont s'accroître et défrayer la chronique au moment de la loi de prohibition de 1919.

À la fin du XIX^e siècle, les hommes de main n'assassinaient pas encore dans les rues. Ils étaient appelés à d'autres tâches, à entretenir une excitation pro-Yankee dans les vieilles colonies espagnoles, voisines des États-Unis.

L'expédition de Cuba fut conclue, poéprisée, déclenchée enfin par la finance judéo-américaine (1898). La conquête (7) (5) des Philippines, de Cuba, de Porto-Rico et de l'île Guam, sanctionnée par le **Traité de Paris** (10 déc. 1898), fut l'occasion d'un rapprochement entre Juifs d'Angleterre et Juifs d'Amérique.

David Saville Murray écrit : Depuis la Révolution, l'Angleterre était restée notre ennemie héréditaire, mais les vices sympathiques qu'elle nous témoignait dans la guerre avec l'Espagne, alors que toutes les autres nations de l'Europe occidentale imitaient une victoire espagnole, lui gagnèrent notre amitié et firent naître dans la cour des hommes d'État, l'espoir que les deux grandes nations de langue anglaise uniraient, un jour, leurs efforts pour la conservation de la paix mondiale (6).



Pour avoir protesté contre les tracts juifs, un Américain fut arrêté par des policiers dans un des hôtels, cet hôtelier était juif.

UNE FORMIDABLE MACHINE DE CHAMBARDEMENT : LES B'NAI B'RITH

Mais si les anti-juifs avaient le **K. K. K.**, les Juifs, eux, avaient les **B'naï B'rith** (Les frères amis), ordre maçonnique indépendant fondé le 13 octobre 1843 au café Schneiderman (5) Essex Street, dans le quartier de Wall Street.

Nous ne nous arrêterons pas, ni sur la fondation des **B'naï B'rith**, ni sur leur influence, cette société secrète ayant fait l'objet d'une étude très approfondie de M. Louis Dumaine, dans **Le Cahier Jaune** (4). Nous rappellerons seulement que les **B'naï B'rith** comptent **Rothschild** et **Morton-Cohen** parmi les premiers membres de la première loge. Et nous rappellerons également que le descendant de ce même **Morton-Cohen**, **Alfred Morton-Cohen** prit, en juin 1933, la direction du mouvement de boycottage des produits allemands.

En 1857, les **B'naï B'rith** comptaient 3.000 membres. Dix ans plus tard, ce chiffre devait être multiplié par six. Le pouvoir occulte des **B'naï B'rith** s'étendait sur le Monde. De 1860 à 1933 d'abord, à 1940 ensuite, ce pouvoir ne fit que croître. Ils ont leur responsabilité dans les bouleversements universels pour la période qui va de 1860 à 1940.

Parmi leurs membres, ils comptent ou ont compté : les banquiers **Folin, Warburg, Kuhn** et **Loeb**, principaux commanditaires des révolutions russes et du bolchevisme.

Des juges à la cour suprême comme **Albert Cohen** et **Cardozo**.

Le gouverneur de l'État de New-York : **Herbert Lehman**.

Le Président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Représentants : **Sam Bloom**.

Le rabbin **Stephen Wise**, chef du sionisme.

Tel était donc, perfectionné et mis au point en 1865, le formidable organisme de chambardement et de désorganisation sociale qui existait principalement en lutte contre le **K. K. K.** La victoire des Yankees avait porté au pouvoir une clique de banquiers juifs qui s'étaient emparés des chemins de fer, des mines, des puits de pétrole, des aciéries, à tel point que **Wall Street** était devenue le véritable gouvernement des États-Unis.

(6) Grande Biographie nationale juive.

(4) *Cahier Jaune*, N° 3, février 1962.

(7) Les U. S. A. vendirent à l'Espagne une indépendance de 20 millions de dollars.

(8) David Saville Murray (*Histoire des États-Unis d'Amérique*).

Et l'histoire de l'enjavelement des U. S. A. se termine au XIX^e siècle, avec la main mise sur le Canal de Panama (7). La judéo-maçonnerie avait fait échouer cette œuvre française qui devait relater l'Amérique au Pacifique. Le Pointeind Théodore Roosevelt, F. M., et aux ordres de Wall Street lui racheter pour quarante millions de dollars les droits de propriété de la Société française.

Cependant, les financiers Juifs avaient jeté leur dévolu sur la République de Saint-Domingue. Ils mirent ses richesses en actions, c'était préparer l'annexion. Roosevelt n'eut qu'à l'achever sous forme de protectorat.

DE 14 A 18. LA GUERRE, ENTREPRISE JUIVE

Le XX^e siècle manque, pour l'Amérique, l'apogée d'Istanbul qui réussit à entraîner les U. S. A. dans la guerre et à déclencher la révolution russe.

Le 19 juin 1906, Lloyd George, arrivait à la Chambre des Communes : En 1917... de tous côtés nous arrivait l'information qu'il était d'une importance vitale, pour les Alliés, d'aider le soutien de la Communauté Juive.

Or, le Président des U. S. A. était alors le F. Wilson, élu avec l'appui du groupe Morgan (Belmont-Rothschild). Il était entouré de Juifs, ses premiers rangs desquels brillait Otto Hermann Kohn, de la banque Schiff, Kohn, Loeb And Co, la firme qui commandait l'industrie bolchévique. Les autres Juifs qui entouraient Wilson, s'ils sont plus connus étaient faiblement connus marquants, Louis Dambeth Brandeis, membre de la Cour Suprême des Etats-Unis. Bernard Barry Baruch, qui devint plus le Président du Bureau des industries de guerre, c'est-à-dire un autre trait ressemblant plus de 300 ans. Le Ministre Oscar S. Strauss, que nous avons connu comme ambassadeur, Joseph Daniels, Ministre de la Marine, le grand juif Aaron Levy, Président de l'Indépendance Order Of B'nai Abraham, autre rassemblement juif groupant 600 Loges, Talmudic, secrétaire particulier, et Ballitt et Morgenthau, et le fameux colonel House, de son état juif : Mandell.



Dr. H. H. H.

Les autres Juifs qui entouraient Franklin Delano Roosevelt. Les autres Juifs qui ont participé les U. S. A. dans la guerre en 1917 vont les plonger de nouveau dans la guerre en 1941.

Il leur faut des guerres, il leur faut des entreprises désastreuses qui peuvent les sauver, qui peuvent faire valoir aux peuples groupés qu'ils sont la cause de leurs malheurs.

En 1917, le Monde se peuplait de Juifs. Il y avait plethore. Il fallait aller au plus vite pour caser ce trop-plein; jamais l'occasion de reprendre la vieille thèse sioniste n'avait été aussi propice, jamais la théorie de T. Herzl n'avait autant défrayé la chronique de ses mensurations-dentes de tout ghetto américain.

L'histoire des relations de l'Amérique et de la Turquie en 1906-17 serait curieuse à étudier. Il serait également curieux de mettre le nez dans les manœuvres de Bernard B. Baruch, chargé d'approvisionnement en matériel, en munitions et en vivres le corps expéditionnaire anglais de Palestine.

La guerre de 1917, les Juifs américains l'ont menée parce qu'ils considéraient les marchés européens et parce qu'ils avaient



Elia Israel.

besoin de la Palestine pour y installer, avec le trop-plein de leurs frères de race et sous la protection de l'Angleterre, un bastion avancé de la domination juive dans le Proche-Orient.

Faut-il rappeler le mouvement d'apostasie que constituait la défection en quatorze points du Président Wilson, parmi lesquels il polémoïsait la reconnaissance des Soviets, c'est-à-dire, des Juifs qui se trouvent derrière Lénine et Tcherny, la formation d'un Etat Polonois, pour permettre aux 3 millions de Juifs polonais

d'avoir une existence légale; l'autonomie des nationalités vivant sous l'Empire Ottoman, ce qui impliquait que les Juifs de Palestine, le développement autonome des minorités de l'Autriche Hongrie, ce qui favorisait uniquement les Juifs de Pologne et livrait la Hongrie au Juif sanglant Bela-Khun et à ses hordes juives. Il y avait aussi la Constitution de la Société des Nations, organisme entraînant aux mains des Juifs.

C'était une bonne machine de guerre. Wilson avait pris conseil de ses amis Anglais pour établir ce dernier point. Son biographe, M. S. Baker écrit : « Le Président Wilson ne fut pas à l'origine de la Société des Nations. Il n'y prit part que pour accepter ou rejeter les projets qu'on lui soumettait. »

Mais ce fut Wilson qui supprima le projet du Tribunal international et qui insista à la place que « toute violation d'une décision de la Société serait réprimée par la force. Je ne prendrais pas au sérieux la contribution qu'apporta Wilson à la fondation de la Société, sans lui elle n'aurait peut-être jamais fonctionné. C'est lui qui inspira pour qu'elle fût inscrite au Traité de Versailles... »

Ainsi parle dans ses « Mémoires » Sir Basil Home Thomson, qui s'intitule chef suprême de l'Intelligence Service alors qu'il n'était que chef de la Special Branch de Scotland-Yard.

Mais au fait, qui dans était le chef suprême de l'Intelligence Service ? Ses agents l'ignoraient et ne le désignaient jamais autrement que par l'expression : the unknown quantity (le cut-à-dire la quantité inconnue). Il n'y en eut pas moins vrai que Wilson se posait toujours en champion de la Société des Nations. Chaque fois que, quittant la France, il revenait l'Amérique au cours des discussions préliminaires du traité de Versailles, ce fut pour aller prêcher aux U. S. A. la cause de la S. D. N.

Et, pour finir, ce fut Bernard Baruch qui vint, à la tête de la délégation américaine, Bernard Baruch, alors directeur des industries de guerre, sans doute délégué par le Kshah pour surveiller le Président et lui rappeler les promesses qu'il avait faites à ses P. F.

En 1917, la loi d'immigration aux Etats-Unis fut votée. Cette loi à toujours été faite pour permettre l'admission d'un nombre pourcentage de Juifs en compensation avec les autres peuples. Le pourcentage est calculé, non pas d'après la population d'un pays, mais d'après le nombre d'individus admis-eux-mêmes des années précédentes. Il est facile de comprendre comment cette mesure, qui paraît avoir été prise pour continuer l'émigration des Anglais et des Nordiques, qui constituaient les premiers moyens d'émigration, favorisait uniquement les Juifs.

La nouvelle loi de 1917 prit pour prétexte l'indigence des émigrés. Elle stipulait que seraient désormais refusés les émigrés juifs de plus de 16 ans, mais l'Hébreu et le yiddish figuraient parmi les langues courantes et il était dès lors parfaitement illégal à un petit Juif de 17 ans, archaïsant un peu le yiddish, d'entrer librement aux U. S. A. en arrivant avec lui sa famille illettrée.



Rosenfeld.

(7) Voir Le Cahier Jeune, N° 1, novembre 1941.

Le bénéfice de la loi était également accordé à toute personne se déclarant persécutée dans le pays de sa dernière résidence pour ses opinions religieuses et demandant asile aux États-Unis. Au moment où l'Amérique s'apprêtait à entrer dans la guerre juive de 1917, des tracts répandus dans les grandes villes américaines les préparaient à une invasion massive de Juifs (8).

L'Américain moyen affecté de ne pas se soucier de la question juive, comme il veut ignorer les « conditions » qui se passent à Ellis Island, où les émigrants doivent obligatoirement attendre le visa d'entrée. Quand on voit que le commissaire à l'émigration est généralement Juif — ce fut longtemps **Le Guardia** — on devine que les délégués de ghetto y sont accueillis de préférence aux autres.

De 1881 à 1910, plus de 1.350.000 Juifs sont arrivés aux États-Unis, tout d'abord arrivés des ghettos orientaux. Ils y ont d'ailleurs été admirablement reçus. N'est-ce pas cela jusqu'à dégoûter pour eux, dans Ellis Island un réflexe sur la cuisine était préparée rituellement par des cuisinières juifs.

U.S.A. ET U.R.S.S.

Tous ces émigrants juifs de 1917 allaient former les cohortes de propagande dont **Woodrow Wilson** se servait, quelques années plus tard, pour imposer au Monde la reconnaissance des Soviets.

La Russie s'agitait, les Russes se révoltaient contre la partialité et l'intransigence du gouvernement impérial. Le plan Juif était prêt, il était simple, amener le triomphe d'Israël, c'est-à-dire du capitalisme, par les moyens du marxisme. Pour cela, il fallait provoquer une révolution afin d'entraîner les peuples et dépouiller les autres races au profit du judaïsme. Ce plan, devant lequel s'offrait le vaste terrain d'expérience russe, fut celui du Juif **Jacob Schiff**, associé des puissants banquiers juifs américains **Kahn** et **Lobb**.

Avec les armes puissantes de l'argent, **Jacob Schiff** fut l'inspirateur de l'agitation révolutionnaire russe.

Selon une enquête du gouvernement de Washington, **Jacob Schiff** disposait en 1912 de 22 milliards 245 millions de dollars. Il fut le responsable de la première tentative de révolution en 1905 (9).

Ce Juif-Américain ne voulait pas rester sur un échec et durant la grande guerre, le 14 Mars 1916, il planta à New-York, en une assemblée, les représentants des partis révolutionnaires russes. Cette fois, 12 millions de dollars (300 millions de francs) furent mis à la disposition d'un des chefs révolutionnaires, le Juif **Kirbyra**, dit **Kerensky**. L'insurrection provoquée par les Juifs allait entraîner, les défaites militaires et les souffrances des peuples rendaient la situa-

tion insupportable; le 11 mars 1917, le tsar voulait dissoudre la Douma mais elle refusa de se séparer et, le 17 mars, il devait abdiquer. Un gouvernement provisoire se constitua avec **Lev** et le Juif **Kerensky**.



Woodrow Wilson.

Mais Kerensky ne fut pas tenu responsable énergique aux yeux de **Jacob Schiff**, et ce dernier favorisa alors la politique des bolcheviks. Le 28 septembre 1917, il fit ouvrir un crédit illimité à **Lénine** et au Juif **Bronstein dit Trotsky**. C'est ainsi que le gouvernement bolchevik était à la solde totale des capitalistes juifs. Avec l'argent Juif, la révolution russe était consommée et le 26 octobre 1917, **Lénine**, fidèle valet des capitalistes internationaux, prenait la parole et déclarait au peuple : « Maintenant, nous allons commencer à bâtir la société socialiste... » Il eut alors le droit de dire qu'en qualité de premier ministre de Russie, il était l'agent et le représentant des capitalistes juifs.

STANDING STANDARD ET JUIFS PARTOUT

Un seul Président entre **Théodore Roosevelt** et **Wilson**, le démocrate **Taft** (1905-1909) de **Wilson** (1909-1920) à **Franklin Delano Roosevelt**, trois Présidents sont à la Maison Blanche: **Harding** (1920-1923), **Coolidge** (1923-1925), **Hoover** (1925-1929) et **Franklin Delano Roosevelt**. Tous appartiennent à la Franc-Maçonnerie. **Roosevelt** est 32^e du rite écossais, membre de la **Holland lodge n° 3** et de la Grande Loge de Géologie.

Les Juifs ont mis à profit l'entre-deux-guerres, grâce à l'appui ouvert ou tacite des dirigeants franc-maçons, pour rassembler certaines branches de l'activité américaine, dont le besoin de s'enrichir vite les avait quelque peu détournés jusqu'alors (10).

(10) On compte actuellement 130 millions de Juifs dans le monde et 110 dans la seule ville de New-York.



Charmante scène de famille. Le gouverneur de New-York Herbert Lehman priant amant sur la Bible que tient son fils Irving Lehman, entouré de sa femme et de ses enfants.

(8) Voici un échantillon d'un de ces tracts : Par delà l'Océan, en des terres de liberté on se développe sans entrave une race nouvelle formée du mélange de tous les peuples du vieux Monde, dans la patrie de Jésus-Christ, les descendants des nations tribales d'Israël doivent trouver un refuge accueillant. Sous la protection des lois démocratiques, à la faveur d'un esprit public dépourvu des distinctions raciales et ethniques et de préjugés, ils pourront croître, se multiplier et prospérer. De plus en plus, l'Amérique devient le centre mondial du peuple Juif dans l'exil. Les intellectuels américains reçoivent au service de leurs investigations d'Europe et d'ailleurs, l'influence cosmopolite qu'ils ont acquise dans la vie intellectuelle, financière, morale et politique de leur Pays.

(9) André Chamet et Michel Moysa. Le Mythe bolchevique.

Il se sont infiltrés dans certains secteurs philosophiques et religieux d'abord. Ils ont ensuite schématisé les journaux, puis les universités.

Quelques exemples suffisent à montrer quels appuis les Juifs ont pu trouver parmi les pseudo-philosophes, si nombreux aux U.S.A. de même que chez certains poètes.

Admis à bras armés chez les Christian Scientists, et dans la société des Amis (Quakers), maîtres de leurs brevets de nouveaux chrétiens, ils envahissent les cercles les plus fermés qui se targuent pas à parler de Juifs, à devenir des entreprises juives. Leur empire se fait sentir jusque dans l'Y. M. C. A. (Young men christian association ou Association de jeunes chrétiens) qui a des ramifications dans tous les pays et dont le siège parisien est situé rue de Trévis. Tous les jeunes Juifs d'Amérique, venus en villégiature en France, fréquentent l'Y. M. C. A.

Durant la guerre de 1914-1918, tous les Juifs d'Amérique faisaient partie de l'Y. M. C. A. car faire installer des cantines et des boîtes de soldats, était moins périlleux que de combattre sur le front. Le siège parisien des Quakers est rue Guizot de la Breuille. Au moment où le chômage et la crise du logement sévissaient en France, les Quakers parisiens faisaient venir en France des Juifs venant de tous les ghettos du monde, auxquels ils fournissaient le logement et une carte de travailleur. Ils faisaient passer clandestinement la frontière à de petits Juifs, qui devaient être et qui sont encore astucieusement d'agents.

Par leur envahissement des sectes ségrégées, ils font débaucher par les pasteurs tous les non-Juifs Américains, comme antichrétiens, s'ils osent élever la voix contre Israël et ses manœuvres de désintégration sociale.

Ils tiennent la presse à un tel degré qu'à l'hôtel d'Atlantic-City, qui avait le courage de refuser l'entrée de sa maison à un Juif, se vit attaqué et diffusé par presque tous les journaux et dit terné.

L'acquisition des Universités a rendu les Juifs maîtres des chaires d'économie politique. L'University club de Saint-Louis qui, à la fin du XIX^e siècle, refusait l'admission du Président des Etats-Unis Grover Cleveland, parce qu'il n'avait aucune titre universitaire, recevait en 1919 un Juif dévoué qui avait fréquenté l'Université pendant une quinzaine de jours seulement, mais qui avait facilement obtenu ses diplômes, son oncle étant professeur.

Il avait hier le commerce et la grosse industrie. Aujourd'hui, le Juif est maître des industries du cinéma, du théâtre, des textiles, de la confection de vêtements, du sucre, des conserves, de l'alcool, des chaussures, des grains, du coton, de la bijouterie, des restaurants, des concepteurs de prêts, des journaux.

L'Amérique, sous l'empire juif, vit dans un état fébrile.

Rien de plus triste, de plus morne, de plus désolant que les peintures de la vie américaine qu'on trouve dans les romans de Sinclair Lewis, de Dreiser, pour ne parler que des grands. Monnaie des paysages, des forêts, des villes, monotone plus grande encore des types humains, les uns et les autres fabriqués, si l'on peut dire, en série. Aucune variété, aucune originalité, aucune vie véritable, l'automatisme de la machine s'est étendu à l'homme.

Bien peu de différence entre la condition de vie des ouvriers d'U.S.A. et ceux d'U.R.S.S. Partout où règnent les Juifs, se développe l'existence standard, le travail sans but apparent, les plaisirs isolés, le dégoût.

On meurt jeune en U.R.S.S. On meurt vite aux U.S.A.

LA COUR DE M. F. D. ROOSEVELT

Sous prétexte d'échapper le chômage qui sévissait aux Etats-Unis comme chez les Soviets et dans tous les pays qui sont saturés de Juifs, le Pré-

sident F. D. Roosevelt fut nanti de pouvoirs dictatoriaux. Son premier soin fut alors de recruter tous ses collaborateurs parmi les Juifs et de fonder avec eux le Brain Trust (1) ou trust des cerveaux lequel a pour but d'insérer les décisions de la

Maison Blanche. La direction des différents ministères fut confiée exclusivement à des Juifs (12).

Au Ministère des Finances fut en même temps nommé par le Juif Henri Morgenthau, apparenté lui-même au gouverneur juif de l'Etat de New-York, Herbert Lehman, de même qu'avec les familles des grands banquiers juifs internationaux.

On comprend facilement, devant l'ampleur de l'empire juif, qu'il est impossible à une opposition vraiment sérieuse de se manifester autrement qu'en paroles (13). Il est pour le moins singulier que, quelques temps avant la déclaration de guerre, une véritable épidémie de mort violente se soit abattue sur les adversaires déclarés du jétisme nord-américain.

Le grand carnaval des folies juives est déchaîné aux Etats-Unis. Conscience de la lutte décaïque qui se joue contre elle dans le monde, le secte juif met en action toutes ses forces pour perpétuer le Nouveau-Monde dans la guerre.

Une preuve de cet état d'esprit a été fournie par l'Ambassadeur juif à Washington, le Comte Potocki, qui, dans son rapport secret au Président, écrivait à son Ministère des Affaires étrangères

12 janvier 1939,
à Varsovie :

« La conception qui régit actuellement aux U. S. A. se caractérise par une haine implacable croissante contre le fascisme et particulièrement contre le personnage de Hitler, et au moins contre tout ce qui touche au national-socialisme. D'ailleurs, la propagande est venue tout dans la main juive ; aux Juifs appartenant presque à cent pour cent le radio, le film, la presse et les revues.

Rien que cette propagande suit un mode très grossier et que l'Allemagne soit présentée sous un aspect aussi dépourvu que possible, un exploité avant tout la parabole religieuse et les camps de concentration — elle produit des effets si profonds que le public d'ici est absolument méfiant et qu'il n'a aucune idée de la situation en Europe.

La situation ici, paraissant l'ambassadeur, ressemble à un feu, pour tous les genres d'extrêmes et pour les dangers qui se menacent par leurs discours pour exciter le public par toutes sortes de calomnies.

Et quant à la liberté américaine, en opposition avec les Etats totalitaires. Il est très intéressant de constater que dans cette campagne de propagande hétéroclite conduite, qui vise principalement le national-socialisme, la Russie soit complètement absente. Quand on mentionne ce pays on le fait toujours d'une manière amicale et on présente la chose comme si la Russie devait marcher avec les Etats démocratiques.

En dehors de cette propagande, on crée, aussi artificiellement une pagaille de guerre ; on raconte au peuple américain que la paix en Europe ne viendrait qu'à un Si et qu'une guerre est inévitable. A côté de cela, on met en œuvre aux Américains qu'ils ont le devoir de participer à la guerre mondiale pour défendre la liberté et la démocratie.

Quant au second point, je ne saurais dire que le Président Roosevelt, comme un jeune politicien habile et comme connaisseur de la psychologie américaine, a détourné habilement l'attention du public américain de la situation intérieure pour l'intéresser à la politique extérieure. Le chemin à suivre était très facile, on devait seulement mettre au point exactement le danger de guerre qui plane sur le monde à cause du Chancelier Hitler. D'un autre côté on devait créer un spectre redoutable d'une attaque des pays totalitaires contre les Etats-Unis.

Le pacte de Munich est arrivé bien à point au Président Roosevelt. Il le présentait comme une capitulation de la France et de l'Angleterre devant le militarisme prussien allemand. Comme on se plait à le dire ici, Hitler a mis la pistolet sur la poitrine



Le siège new-yorkais de l'Y. M. C. A.



Hubert

(1) Voir Cahier Jeune, N° 4, avril-mai 1942.

(12) Voir Cahier Jeune, N° 6, juillet 1942.

(13) Voir Cahier Jeune, N° 5, juin 1942.

de Chamberlain. La France et l'Angleterre n'avaient pas le choix et devaient signer une paix honteuse.

Le diplomate mentionnait tous les amis juifs de F. D. Roosevelt et expliquait la part qu'ils avaient prise dans les événements internationaux. Et il concluait :

Ce groupe de gens qui occupent les plus hautes places dans le gouvernement américain et qui veulent se présenter comme les représentants de « l'esprit américain » et comme « défenseurs de la démocratie » ont au fond l'âme par des liens inséparables à la juiverie internationale. Pour cette internationale juive qui, avant tout n'a devant les yeux que les intérêts de sa classe, le fait de plaire le Président des U. S. A. à ce poste « idéaliste » comme défenseur des droits de l'homme était un coup génial.

ET CE FUT LA GUERRE !

Les dés étaient jetés, les dés pipés par l'arsenal qui de plus tenait le corset.

Ce fut la guerre.

Amplifiés par les soi-disant avantages d'un progrès matériel, les Etats-Unis n'ont pas su adopter les moyens sociaux propres à assurer le bien-être de leurs citoyens. Ils n'ont pas su combattre la décadence contre l'invasion de la race juive, laquelle exerce son influence néfaste dans tous les domaines. Considérés au point de vue culturel et social, les conditions d'existence aux Etats-Unis laissent fort à désirer. Quant à la situation politique, elle n'est rien moins que tragique, et le peuple en souffre terriblement puisque, dirigé par une minorité cupide, égoïste et groupé comme nous l'avons été nous-mêmes sous les ministères Blum, Reynaud et Daladier, il s'est laissé entraîner dans une guerre impie, au service de la juïvo-maçonerie internationale.

Cette guerre ne peut avoir pour lui que des conséquences funestes. Déjà les premiers revers éprouvés par la flotte américaine, ont per-

mis d'entrevoir l'issue de la lutte qui est en cours ; déjà le Bluff de Washington a pu ébranler l'invincible des petits soldats japonais qui n'hésitent pas à se jeter dans la mort la plus effreuse pour le bien et la grandeur de leur pays.

Le peuple japonais a de grandes qualités : c'est un peuple incorruptible, respectueux de ses traditions ancestrales, de sa religion, de ses honneurs et de sa race. D'une sobriété extrême, habitué de tous temps à luter contre les fléaux naturels, tremblements de terre, éruptions volcaniques, qui ravagent ses îles, il a puisé dans ses propres malheurs, ses qualités d'endurance et de ténacité qui sont les facteurs décisifs de la victoire : ce sont d'ailleurs ces qualités qui l'ont placé au premier rang des puissances industrielles et militaires, ce que l'on ignore trop souvent.

D'un autre côté, le soldat japonais sait pourquoi il se bat : ce n'est pas en vain que le pacte tripartite a été signé ; le triangle Berlin-Rome-Tokio existe réellement et il a sa raison d'être. La configuration actuelle, que trop de gens aveugles considèrent comme une guerre est une **révolution**.

Les peuples sont appelés à voir s'établir sur terre un ordre social nouveau. Toutes les injustices, les iniquités nées du régime juïvo-maçonnique doivent disparaître. Il ne sera pas dit que le monde pourra victime de l'horrible confusion, de l'effondrement créé soudainement par le judaïsme.

Si, après Londres, la presse mondiale a cru devoir ériger aux U. S. A. et à New-York (New-York) un second bastion pour la défense de son intégrité, ce second bastion devra s'élever lui aussi, car il ne faut pas perdre de vue que, dans la lutte gigantesque qui se déroule actuellement, les Etats juïvo-capitalistes sont aux prises avec les Etats socialistes dont la volonté indomptable est de battre en brèche la juïvo-maçonerie internationale et de faire triompher partout, en Amérique comme ailleurs, la vraie cause de la civilisation des travailleurs et de la vérité.

CAHIER JAUNE.



La Maison Blanche à Washington (D'après une gravure de 1830).

Il n'y a qu'un pouvoir qui compte vraiment : c'est la pression politique. C'est nous, les Juifs, qui sommes la Nation la plus puissante du Monde car nous avons ce pouvoir et savons l'employer.

(Du Juif JABOTINSKY, chef des Sionistes révisionnistes d'Amérique, Jewish Daily Bulletin - 27 janvier 1935.)

QUI GOUVERNE L'AMÉRIQUE ?



PEU de temps avant la guerre, « The Public Publishers » publiait la liste suivante, qui donne une idée de l'environnement des sphères officielles des U. S. A.

POUVOIR EXÉCUTIF

Bernard M. Baruch, banquier de New-York. Quand le Président part en vacances, il est officieusement désigné comme Président suppléant.

Felix Frankfurter, professeur de droit à l'Université de Harvard, membre de l'Union américaine pour la liberté civile, auteur du projet de la N. R. A., membre consultant de la Commission des Finances.

Bernard I. Rosenmann, juge à la Cour Suprême des Etats-Unis, avocat personnel du Président Roosevelt.

Robert R. Nathan, conseiller politique.
Malvyn Perling, second de Roosevelt quand il était gouverneur de New-York.

FINANCES (Department of treasury)

Henry Morgenthau Jr., secrétaire au Trésor.

« M. Morgenthau est apparenté à Herbert Lehmann, le gouverneur juif de New-York et avec les Seligman, les Warburg, de la Kuhn, Loeb and Co. » (« Congressional Record », 24 janvier 1934.)

H. S. Klatt, assistante au secrétaire.

Jacob Viner, assistant au secrétaire.

Harris F. Miles, assistant technique.

Sidney R. Jacobs, assistant commissaire.

George Hays, directeur de l'Office statistique.

Barry, directeur adjoint de l'Office statistique.
Bernie Kotelanski, avocat général des Etats-Unis, assistant spécial.

Joseph Greenberg, chef de la division comptable.

Melvin R. Loarnan, chef de la division des comptes.

Elly Frank Jr., chef de l'Office des douanes.

Joseph Briney, architecte en chef.

Joseph Zucker, sous-directeur des recherches et statistiques.

Anna M. Michener, assistante du sous-directeur des recherches et statistiques.

Joseph W. Schorschewsky, directeur médical de la Santé publique.

Lawrence Howard Seltzer, directeur du Bureau économique.

Bernard Bernstein, assistant.

JUSTICE

Louis D. Brandeis, Cour suprême.

« Le juge Brandeis agit à travers Frankfurter. L'influence de Brandeis n'est pas un mythe. » (« New-Orleans », octobre 1933.)
Frankfurter, successeur de Brandeis.

Bernjamin N. Cardozo, juge à la Cour suprême (décédé).

Julian W. Mack, juge à la Cour d'appel des Etats-Unis.

Morris S. Boyer, juge à la Cour d'appel des Etats-Unis.

Samuel Mandelbaum, Cour des Etats-Unis, New-York.

G. M. Moscowitz, Cour des Etats-Unis, New-York.

DÉPARTEMENT D'ÉTAT (Department of State)

Cordell Hull, secrétaire d'Etat, non-juif, marié à la juive Francis, fille de Isaac Wulst, de Bresten (Va.).

Docteur Herbert Feis, conseiller économique.

Jacob A. Metzger, deuxième assistant juridique.

Les Perlovsky, assistant spécial du secrétaire d'Etat.

David A. Solomon et Joseph Earle Jacob, de « Communication and Record ».

DÉPARTEMENT DU TRAVAIL

Mrs Francis Perkins (M^{me} Paul Wilson), secrétaire d'Etat.

Ch. Ed. Wyanski Jr., vicaire général.

Francis-Jurkewicz, assistante administrative de la secrétaire.

Isador Lublin, commissaire de l'Office statistique.

Jacob Perlman, chef de la section économique de l'Office statistique.

Boris Stern, économiste industriel.

Anna Weinstock, commissaire aux conciliations.

Docteur W. N. Bolakow, ingénieur consultant.

A. D. Kaplan, surveillant à la conservation.

M^{me} C. M. Baker, vice-directrice.

S. J. Gompertz, Isador Spring, W. M. Leiserson, B. Wolf.

MINISTÈRE DES POSTES

Max Kohen, E. Stine et Benjamin F. Cain.

COMMERCE

Louis Demerattsky, chef de la division des informations.

R. R. Nathan, chef de la section des ententes.

Arthur J. Hirsch, chef du personnel.

Nathaniel Engle et Nathan Golden.

AGRICULTURE

Mardoche T. Eziakel, conseiller du secrétaire à l'Agriculture.

A. C. Bachrach, chef de la section législation.

Joseph A. Becker, Office statistique.

R. H. Kaufmann, administration.

P. N. Glick, M. Oppenheimer et R. Marshall.



MAX KOHEN

INTERIEUR

Nathan M. Margold, procureur général (premier assesseur juridique du Ministère).

Norman Meyers, vice-procureur général.

Félix E. Cohen, assistant au procureur général (affaires de sécurité).

F. J. Marx, assistant secrétaire.

E. K. Berlew, adjoint au budget.

Ernest H. Gruening, directeur de la division des territoires et des îles.

W. E. Zeuch, chef de section des plans.

Philippe H. Cohen, office de l'éducation et de la radio éducative.

Dr. Mailes Sander, « technicien ».

Judd David Wolfsohn, Michael W. Straus, Nathan Shreim.

Nachal Barker, office indien.

D. Segal, consultant office de l'éducation.

J. F. Abel, éducation comparée.

QUERRE

Colonel Benjamin L. Jacobsen.

MARINE

Charles M. Banach.

Amiral Cohen, chef de l'Escadre du Pacifique.

JUSTICE

Harold Nathan, vice-directeur des recherches (bureau of investigation).

Paul Freund, assistant conseiller.

A. Hiss, assistant procureur.

J. M. Lewis, assistant spécial de l'avocat général.

M. Spinks, assistant spécial de l'avocat général.

E. E. Chaffetz, assistant spécial de l'avocat général.

Albert Goldstein, premier adjoint du procureur général.

LA N. R. A.

Léo Wolman, administrateur délégué.

R. R. Strauss, administrateur délégué.

Herbert Strauss, administrateur délégué.

Levett S. Lyon, administrateur délégué.

Sol A. Rosenblatt, directeur de l'office des réclamations.

Leon Henderson, conseiller économique.

Morris Greenberg, commissaire délégué.

Docteur Alexander Sachs, chef de l'office des recherches.

Docteur Maurice Karp, expert.

Stanley Pomeroy, chef de l'office statistique.

Meyer Turin, assistant conseiller.

G. J. Feldman, procureur de la division des révisions.

Isaac Nahum Stone, membre des administrations.

Benjamin P. Berman, membre du Comité des pratiques commerciales malhonnêtes.

Samuel Barkling, membre de la section des études.

Max Lerner, conseiller, section de la consommation.

Lucian Koch, membre de la section de la consommation.

Rose Schelderman, membre du conseil du travail de la N. R. A.

Stanley Hillman, membre du conseil du travail de la N. R. A.

Docteur Lee Holman, membre du conseil du travail de la N. R. A.

Joseph Brodinsky, membre du conseil du travail de la N. R. A.

H. G. Silverman, chef de l'office statistique.

Henry F. Wolff, administrateur, Etat de New-York.

Morris Greenberg, administrateur délégué, Etat de New-York.

Ben Gidder, secrétaire.

Milton Gladstone, conseiller.

ADMINISTRATION DES L. L. P. P.

Benjamin V. Cohen, conseiller général.

Lloyd Landau, procureur général.

Louis R. Glavin, directeur des investigations.

R. D. Kohn, vice-directeur.

H. A. Berman, conseiller en chef.

S. D. Stern, administrateur.

Lee L. Hulstein, administrateur.

Nathan Strauss, administrateur.

OFFICE DES ASSURANCES SOCIALES

A. J. Altmyer, président.

W. Joseph Cohen, vice-président.

Louis Roanick, directeur des Informations.

A. H. Aronson, directeur du personnel.

Isidore S. Flach, chef du service de la médecine légale.

Docteur A. Steinbach, chef des services administratifs.
Mme Anne M. Rosenberg, chef de l'office régional de New-York.
Mme Lillian S. Russ, chef adjoint de l'office régional de New-York.

OFFICE DES RELATIONS EXTERIEURES (1)

W. Morris Leiserson, président.

Estel S. Frankfurter, président d'administration.

Benedict Wolf, secrétaire.

B. M. Stern, sous-secrétaire.

David J. Saposs, consultant des services économiques.

Abraham L. Wirin, consultant.

Milton Handler, consultant.

W. Maslow, consultant.

Nathan Witt, assistant consultant en chef.

Benjamin Gordon, procureur.

Frank Blumen, contrôleur.

George Kamenow, conciliateur des conflits du travail.

C. H. Friedelson, directeur général, George.

Benjamin Schasfiter, directeur général, Maryland.

Jacob Pilikoff, directeur général, Pennsylvanie.

A. H. Myers, directeur général, Massachusetts.

David A. Moskowitz, conseiller général, New-York.

W. Seagel, contrôleur.

Leonard Keller, conseiller.

AUTORITES DE LA VALLÉE DU TENNESSEE

David Eli Blenethal, directeur.

Bernard France, chef section forestière.

Bernard S. Rose, secrétaire.



Les représentants du Comité Pro-Jail Américain

SECTION DU PERFECTIONNEMENT DU TRAVAIL

(N. R. A.)

Joseph Baker, vice-administrateur.

Morton Milford, assistant spécial.

Albert Abramson, administrateur de l'Etat du Maine.

D. G. Abel, administrateur de l'Etat, Washington.

Lester Koenig, administrateur de l'Etat, New-York.

David Weintraub, office des recherches.

Irving Kaplan, sous-directeur de l'office des recherches.

Harold L. Pomeroy, second sous-directeur de l'office des recherches.

Emanuel Levine, office présidentiel.

W. Polakof, ingénieur en chef.

W. Segal, rapporteur fédéral.

Lincoln Kershen, rapporteur (dépense).

H. G. Altscheg, rapporteur (dépense).

Joseph Giff, assistant en chef.

Phyllis Portman, directeur publicité, New-York.

Edith Handler, co-directeur consommation.

Nikolai Bekelof, rapporteur fédéral, New-York.

Mimi Nathan, sous-directrice surveillance de la consommation.

New-York.

Mimi E. Gherman, sous-directrice surveillance de la consommation.

New-York.

New-York.

(1) Ne pas confondre avec les « Affaires étrangères », où s'inscrivent comme délégués les seuls Jean Strass et Buis, anciens ambassadeurs à Paris.

David Shatzer, sous-directeur surveillance de la consommation, New-York.

Mr. K. Reutke, sous-directeur surveillance de la consommation, New-York.

Mr. R. Eisner, sous-directeur surveillance de la consommation, New-York.

A. D. H. Kaplan, administration.

Morris Watson, théâtre.

Boris Gladstein, théâtre.

M. Blackfort, théâtre.

Meyer Levin, théâtre.

A. C. Stern, contrôle service caissons, New-York.

Lee. Lincowen, auteurs, report publicité, précédemment faisait partie de la rédaction du « Sunday Worker », organe communiste.

Harold Stein, administrateur beaux-arts.

Murray Nathan, administrateur culture physique, New-York.

George Kordoff, directeur théâtre fidèles, New-York.

Irving Mandell, presse, New-York.

Leon Henderson, économie.

CONSEIL FÉDÉRAL

Howard A. Lieb, conseiller fédéral, section de Philadelphie.
W. Lichtenstein, secrétaire.

ADMINISTRATION DU REPEUPLEMENT

Lee Pressman, procureur général.

M. Oppenheam, conseiller général.

Max J. Wasserman, directeur de la division financière.

M. E. Gifford, directeur de la division des informations.

Mr. D. M. Berk, administration générale.

Samuel J. Finkler, assistant.



Madeline UERMAN, considérée comme la First Lady des U. S. A.

CORPORATIONS DU CRÉDIT FONCIER

Leo F. Gentner, chef section territoriale.

OFFICE DES HOTELIERS

Nathan Strauss, administrateur.

COMITÉ FINANCIER DE CONTRÔLE DU SÉNAT

(Service des Chemins de fer)

Sidney Kaplan, contrôleur.

OFFICE DES PENSIONNÉS DES CHEMINS DE FER

Jerome N. Frank, conseiller.

A. G. Silverman, chef économie.

Harry Shulman, conseiller spécial.

OFFICE CENTRAL DE STATISTIQUES

Morris Copeland, directeur des recherches.

Louis H. Bean, membre.

BANQUE FÉDÉRALE DE RÉSERVE

J. Davis Stern, directeur, Philadelphie. Propriétaire de « Philadelphia Record » et de la « New-York Evening Post ».

ADMINISTRATION DES CRÉDITS AGRICOLES

W. Irving Morris, gouverneur.

C. C. Jackson, directeur.

M. J. Fox, contrôleur en chef.

COMMISSION DES SERVICES CIVILS

Isaac Baruch, chef de la division du personnel.

Joseph Spence, assistant.

Jacob H. Weiss, assistant contrôleur en chef.

Morris Weisberg, procureur et contrôleur.

OFFICE ÉLECTRIQUE

Emile Schreann, président.

COMMISSION DES ASSURANCES ET DES CHANGES

Milton Katz, vice-président.

David Rapoport, directeur section commerciale.

Sherlock Davis, vice-directeur section des commerces.

Paul Gournich, directeur de la division des recherches.

David Shinker, conseiller en chef.

Milton Kroopf, conseiller assistant.

David Golden, conseiller adjoint.

Abe Fortas, conseiller assistant.

Jacob Bruber, assistant conseiller général.

E. F. Tanager, procureur.

Samuel M. Levy, procureur.

Harry Heller, procureur.

Eugene A. Levinson, vice-procureur.

Gerard Swope Jr., procureur chef.

C. S. Stern, procureur.

Leo J. Sherman, surveillant de la comptabilité.

Abraham M. Davis, assistant vice-directeur du commerce.

R. W. Goldstein, expert financier.

Leon Cohen, procureur.

COMITÉ DES CALAMITÉS NATIONALES

Jonas Gruber, directeur pour le Kansas.

R. J. Wiseman, directeur pour le Maine.

S. Freed, directeur pour l'Oregon.

COMITÉ DES AFFAIRES DU DÉPARTEMENT DU COMMERCE

G. Swope, président de la « General Electric » (Les Roosevelt ont considéré comme les actionnaires principaux de la « General Electric »).

Ed. A. Filene, président, qui finance la corporation de distribution.
 Abraham Lincoln Filene, président.
 Louis E. Karsten, vice-président.
 Sidney J. Weinberg.
 Dorothy C. Kahn.

COMMISSION DES TARIFS DOUANIERS

A. Mahan Fox, commissaire.
 Louis B. Bullif, chef répertoir des tarifs divers.
 Louis Browder, président.
 W. H. Davis, président comité.
 Isaac Lee Scharfman.

SERVICE DIPLOMATIQUE (3)

W. C. Bullif, ministre en France (Fils de W. C. Bullif et de Louise Gras (Hawitz), marié avec Louise B. Reed, veuve de John Grest, communiste notoire. « Encyclopédie nationale biographique américaine ».)

L. A. Steinhart, ambassadeur à Moscou.
 Fay Desportes, résident en Bolivie. Cousin de Bernard Baruch.
 Ferdinand D. Mayer, ministre à Haïti.
 Jesse Strauss, ambassadeur à Moscou, puis à Paris (détédé).

ADMINISTRATION FÉDÉRALE DES L.L.P.P.

M. W. Strauss, directeur à la publicité.
 A. R. Clay, assistant administrateur.
 Abel Wolman, directeur d'Etat Delaware.

CORPORATION DES CRÉDITS

Samuel H. Sabini, vice-président.

ADMINISTRATION DES SECOURS FÉDÉRAUX

Emma Chancup, sous-intendant à la statistique.
 Alice Liverigt, coordinatrice.

COMITÉ CONSULTATION SCIENTIFIQUE

Milton J. Rosenau, membre.

ADMINISTRATION DU CONTRÔLE FÉDÉRAL SUR LES ALCOOLS

E. Greenbaum, président.

ADMINISTRATION

Joseph N. Ullman, membre du Conseil.
 B. E. Oppenheim, vice-directeur.

ADMINISTRATION NATIONALE DE LA JEUNESSE

E. H. Taussig.

COMMISSION FÉDÉRALE POUR L'APPRENTISSAGE

C. Beyer, vice-directeur.

INDUSTRIE

Sam A. Lewinshon, directeur.

COMMISSION DES COMMUNICATIONS FÉDÉRALES

Ben S. Fisher, assistant légal.

OFFICE DE PRESSE DU GOUVERNEMENT

Morris Kantrowitz, directeur technique.

COMMISSION

Edith M. Löwe, secrétaire.

Moscow Daily News

FIVE DAY WEEKLY EDITION

AN ERA OF FRUITFUL COOPERATION

ARTIST



Un prêtre de la culture juive. Américain d'origine
 (Couverture d'un journal de Moscou)

COMMISSION NATIONALE DES ACTIONS POLITIQUES

J. Davis Wolfson, secrétaire effectif.

OFFICE DE COMPTABILITÉ GÉNÉRALE

David Neumann, chef de la division des réclamations.

COMITÉS

Morton Wallerstein, président de la troisième section.
 Charles Michelson (Pribludnik).
 Morris Samonovitch, membre.
 A. Huzaritz Morat.
 Irving Gordon, assistant de H. C. Wood, conseil législatif du Sénat.
 Care Rubin, secrétaire du sénateur Borah.
 Ben Blum, secrétaire du sénateur Van Nuys.
 B. Hardman, secrétaire du sénateur Graves.
 Sidney Scharin, assistant de la commission d'immigration.
 Benjamin Schwartz, office industriel, département de l'Agriculture.
 Jerome A. Cooper, chancelier du juge H. L. Black, Cour suprême.

AU CONGRÈS

Samuel Diskovitz, représentant du 52^e district de New-York, président de la commission d'immigration et de naturalisation. Président des comités d'investigation sur les activités non américaines. Membre de la commission des réclamations. Membre du comité des affaires indiennes. Membre de la commission de révision des lois.

Sol Bloom, représentant du 33^e district de New-York, membre de la commission des affaires étrangères. Membre de la commission d'enquêtes sur le commerce au détail.

W. A. Sirovich, représentant du 14^e district de New-York, président de la commission des brevets. Membre du comité pour la marine marchande.

(1) Si n'est pas question ici de dresser la liste des attachés d'ambassade — tel le Général juif allemand, attaché militaire à Rio — qui sont légion.

W. M. Ciron, congressiste, Connecticut.
 M. P. Koppelman, représentant du 11^e district. Membre de la commission des opérations et circulation bancaires.
 A. J. Babich, représentant du 8^e district Illinois, président de la commission de réorganisation des obligations au pèrour. Membre du comité des lois.
 Emmanuel Celler, représentant de New-York, 10^e district. Président de la commission judiciaire parlementaire.
 Leon Sachs, représentant du 1^{er} district de Pennsylvanie.
 Henry Eisenstein, représentant du 33^e district Pennsylvanie.

CONSEILLERS LÉGAUX DE LA COMMISSION DU CONGRÈS

Adèle Springer, sous-commissaire commerciale du Sénat.
 Carl Miner, sous-commissaire commerciale du Sénat.
 Max Lowenthal, comité du Congrès assurances.



Bernard SARUCH

Mayor Kraushaar, comité du Congrès sans hypothèques.
 Max O. Stever, comité du Congrès.
 Samuel Becker, commission spéciale des investigations.
 Louis Glavin, comité sénatorial des investigations.
 Franz Boas, directeur du Comité sénatorial d'investigations sur la fusion des races.
 Abraham S. Weber, directeur du bilan.
 Meyer Levy, comité de l'Etat de New-York.
 Irving Untermyer, division d'appel.
 Irving Lehman, juge adjoint à la Cour d'appel.
 E. Lazansky, division d'appel.
 Albert Cohen, division d'appel.
 Samuel Rosenman, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Aaron J. Levy, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Alfred Frankenthaler, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Julius Miller, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Bernard Shusting, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Aaron Stur, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Isidor Wasservogel, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Harry Lewis, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 M. May, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Meier Steinbrink, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.
 Abraham Zeller, juge à la Cour suprême, ex-procureur personnel des Roosevelt.

CITÉ DE NEW-YORK

Fernando H. La Guardia, Maire.
 Nathan Frankel, conseiller légal du Maire.
 Albert Goldman, directeur.

ÉTAT DE NEW-YORK (1)

Herbert H. Lehmann, gouverneur.
 Nathan R. Sobel, conseiller du gouvernement.
 Abraham L. Boris, député contrôleur.
 Henry Epstein, procureur général.
 Sol Ullman, procureur général adjoint.
 Rudolph A. Latham, assistant au conseil des corporations.
 Leon A. Fisher, comité des recherches du Sénat.
 Rose Schneidermann, secrétaire du Département d'Etat au Travail.

David M. Brewster.
 Robert Moses.
 H. B. Swope.
 Benjamin J. Radin, commission des hypothèques d'Etat.
 Jacob MacIsaac.
 Sigmund Salomon, sous-intendant à l'office de vérification.

COMMISSION NATIONALE DE CONSULTATION POUR L'AÉRONAUTIQUE

H. F. Guggenheim, membre.
 Sidney M. Krauss, membre.

C. I. O. (La C. G. T. américanisée)

Lee Pressman, conseiller général.
 Sidney S. Milman, comité national.
 David Dubinsky, comité national.
 Max Zaritsky, comité national.
 Nathan Margalit, département de l'Industrie.
 Jacob Baker, organisateur.
 Isidor Nagler, organisateur des ouvriers de l'industrie automobile.
 J. Hochman, organisateur des ouvriers de l'industrie automobile.
 M. Adelman, organisateur des ouvriers de l'industrie automobile.
 Dick Frankenstein, organisateur des ouvriers de l'industrie automobile.
 J. Lovenshine, organisateur des ouvriers de l'industrie automobile.
 Maurice Sager, de l'Internationale communiste.
 S. Sandberg, promoteur des ouvriers de l'industrie automobile.
 Meyer Rosenberg, directeur général pour l'Ohio.
 Paul Ruzen, directeur général pour le S. W.
 E. J. Lever, vice-directeur du comité ouvrier, métallurgie.
 Robert Carter, vice-directeur du comité ouvrier, métallurgie.
 Jack Strachal, Salomon Fein, J. L. Cohen, Canada.
 M. Mullinger, J. Heiman, A. J. Herman, New-Jersey.
 I. Borden (Blair Owen), M. Field, L. Durlin, New-Jersey.
 Nat. Kaplan (Blair Owen), L. S. Davidson, Milton Aron, New-Jersey.
 D. B. Shortal, précurseur.
 William Weinstein, Samuel C. Waldbaum, Paul Galer, Jack Bachel, Pennsylvanie.
 C. S. Golden, Rose Warris, Rose Stein, Pennsylvanie.
 J. J. Lever, Nathan Cowan, Pennsylvanie.
 Samuel Handelman, Ohio.
 Clarinda Michelson, New-York.
 Sidney Grant, New-England.
 David Turvill, industrie électrique et radio.
 Harold Katan, association américaine des communications.
 William Linow, association américaine des communications.
 Alexander Hoffman, association américaine des communications.
 R. M. Selman, banque.
 Heywood Brown, journaux.
 Murray Nathan, comptabilité, sténo, employés.

OFFICE LÉGAL DE L'UNION AMÉRICAINE POUR LA LIBERTÉ CIVILE

Branches du Parti communiste

Arthur Garfield Hayes, Morris Ernst, A. L. Wirt.
 Milton Kaufman.
 Larry S. Davidson.
 S. Sandner.
 Harry Reich, hôtels et restaurants.
 Joseph P. Jacobs, hôtels et restaurants.



La Grande Mandale Julia

(1) Dans les autres Etats, il y a aussi beaucoup de Juifs. Le Gouverneur de l'Etat d'Indiana, par exemple, est le juif Harry Warner (celui de l'Etat de Floride est le juif David Scholtz).

L'ANTISÉMITISME AUX ÉTATS-UNIS

par Jacques PLONCARD



Il est vrai, comme l'affirment les antisémites, que partout où les Juifs font peser leur dictature ault l'antisémitisme, par une réaction bien compréhensible, les États-Unis ne doivent pas être mis à l'écart du grand courant antijail mondial de ces dernières années.

Quelques mois avant la Grande-Guerre, le représentant américain Martin Dies ayant démasqué la propagande communiste aux États-Unis, la Chambre des Représentants se vit contrainte de créer une Commission d'Enquêtes.

Cet organisme aurait pu porter un coup sérieux au mouvement jado-hébreuque si les Juifs n'y avaient trouvé une habile parade. Ils existèrent, en effet, qu'une copieuse soit menée sur tous les mouvements antisémitiques et ils firent

saut. Ces monopoles forment une vaste organisation financière qui domine notre gouvernement.

« Expliquons maintenant le rôle joué par le Jail et sa responsabilité dans la désorganisation de ce pays.

« Il est adossé que les monopoles approuvent considérablement la vaste majorité du notre peuple. Ils tiennent d'une manière arbitraire les prix des choses nécessaires à la vie, en sorte qu'ils s'enrichissent d'une façon scandaleuse. Vous en-é jamais venu à l'esprit de rechercher quels sont les hommes riches à la tête de ces monopoles? Mentionnons-en quelques-uns. Le *Papier International* et ses nombreux subsidiaires à pour chef un Jail nommé Graustein. Le tract de charbon en a un nommé Melchett. Le tract de la laine et du lû en a un autre nommé Dreyfus. Les tracts de la viande et de l'épicerie ont un syndicat new-yorkais à la tête duquel nous trouvons le même Dreyfus. L'« *Impérial Tobacco* », une filiale du « *British Tobacco and American Tobacco* », est une partie du trust mondial du tabac dont l'office central est à Londres et est contrôlé par un Jail. Le tract du lait est également sous le coupe d'un syndicat jail de New-York. Et ainsi de suite ad infinitum. Il est également largement connu que les Juifs sont à la tête du consortium qui contrôle la contrebande des liquors spiritueux, des narcotiques et des pierres précieuses.

« Il n'est pas besoin de vous dire que le Jail a mis la main sur le commerce et l'industrie dans une mesure hors de toute proportion avec l'importance de la population juive. Un coup d'aut jait à l'encontre des villes de ce pays montrera que le Jail a envahi les domaines industriels et commerciaux d'une manière extraordinaire. Ladite invasion a eu pour effet de priver les citoyens américains de leur part de la fortune publique. S'il nous fallait détailler les moyens par lesquels ils arrivent à de tels résultats, notre histoire serait sans fin. Vous en avez probablement fait personnellement l'expérience, s'il en est ainsi, vous connaissez leurs méthodes. Qu'il suffise de dire que



Un tract antijail contre l'entourage de Roosevelt.

entrer dans cette classification les mouvements nationalistes antijail existant aux États-Unis. A cet effet, de grands reportages sensationnels paraissent dans les magazines *Slators*, *Saturday*, *Evening Post*, *Life*. Le résultat, cependant, fut tout autre que celui auquel on s'attendait. L'éditeur d'une publication antisémite dénoncée ainsi à la vindicte du public confiant sa correspondance du journal anglais *Arise* qu'il avait après la publication du reportage dans le *Free Press* rétracté, il vit la vente de son journal décapiter, de nouvelles recrues se précipitaient vers ce mouvement antijail, dont, auparavant, grâce à la complicité du silence de la grande presse judéo-américaine, il ne convenait même pas l'admettre. Plusieurs Juifs haut placés exprimèrent même le désir qu'on abandonnât cette campagne antijailiste, craignant d'être frappés par ce boom. Le major-général Georges van Horn Moseley, Américain de bonne race, officier de l'armée, en retraite, et patriote et un autre des accusés nationalistes, Georges E. Desherage, Chef de la Confédération nationale américaine et des Chevaliers du « *Camille Blanc* », firent à la Commission d'enquêtes, des déclarations très désobligeantes pour la juiverie.

En 1936, le *National-American* publiait un article sensationnel intitulé : « Pourquoi il faut s'opposer aux Juifs » :

« Le système économique de ce pays, disait-il, cause des injonctions sévères. Il permet l'accumulation de la fortune de la Nation par un groupe de personnes relativement petit. D'où il s'ensuit que les lois économiques promulguées par nos législateurs pour réglementer la vie du peuple travaillent au détriment de toute proportion les riches. La masse des travailleurs, ceux qui produisent cette fortune, sont impuissants en face des monopoles créés par les hommes financiers. Un exemple suffira pour prouver ce fait. Le monopole du charbon fixe un prix énorme à sa production et nos politiciens font de même et en le leur per-

•

Christian
Vigilantes
Arise!

•

BUY
GENTLE

•

EMPLOY
GENTLE

•

VOTE
GENTLE

Boycott the Movies!

HOLLYWOOD is the Sodom and Gomorrah

WHERE
INTERNATIONAL JEWRY
CONTROLS

VICE - DOPE - GAMBLING

AMERICAN INTERNATIONAL MOVIE EXCHANGE INC. 3500 BROADWAY NEW YORK 18, N.Y.

Un tract antijail incitant les Américains à boycotter le cinéma jail.

leurs méthodes étouffaient tous les efforts honnêtes de leurs concurrents. On dit que le Juif possède le secret de la faillite frauduleuse et qu'il est la cause de la ruine de sa tentative fautive, sa fortune est faite. Il est juste de dire que le Juif se glorifie d'avoir eu une faillite, étant donné qu'il monte toujours la faille en éponge au moyen d'affiches de six pieds de haut. S'il est vrai que les incendies et les faillites lui sont si profitables, nous comprenons que le Juif trouve un avantage dans le concurrent chrétien ne pourrait pas profiter parce que ses convictions religieuses lui interdisent de sauver les traces.

Les affaires et le commerce étant la proie du Juif, en plus de ceux qui ont perdu leurs magasins et boutiques, nos jeunes souffrent également de la situation. On a remarqué la tendance qu'ont les industriels et commerçants juifs à vouloir substituer des emplois de leur propre croyance au détriment des Chrétiens. Le Juif utilisera les Chrétiens pour occuper le commerce chrétien; une fois qu'il s'en est saisi, l'employé chrétien est exagité. Qui pourrait dire que le rôle du Juif dans les affaires et le commerce n'est rien d'autre que l'infatigable aux traditions de notre pays? Ceux qui ont étudié cette question ne peuvent pas nier que le Juif est un être indésirable et nuisible.

L'Univers Inévitable, en mars 1933, disait :

« Les Juifs allemands étaient venus en Amérique, peut-être avec quelques sous en poche, mais les mains vides. Les Juifs russes sont venus les poches vides, mais les mains pleines... pleines de livres de prières et de livres religieux. Ils vivaient les Juifs russes, et la face des choses changea. Ce qu'ils ont fait pour le judaïsme? Ils ont fondé dans la seule ville de New-York deux cents temples. A côté de chaque temple s'élève un bâtiment bourdonnant d'activité; on y parle judaïsme, on y pense judaïsme. Le plus connu de ces temples est celui d'immense Immensee-Et, qui a coûté des millions de dollars.

Aux Etats-Unis, on a créé le « Conseil National des Femmes Juives », dont le but est de faire l'éducation juive des mères de famille. On a institué le « Women-Sabbath », qui a lieu une fois l'an et pendant lequel des femmes juives remplissent les rabbins à la chaire. On a mis en œuvre l'antisémitisme du puissant Ford et fait révoquer au bureau plusieurs juifs. C'est le sixième qui a opéré ce miracle.

Et qu'est-ce que les Juifs américains pour la Palestine? Ils ont donné pour la reconstruction du pays des millions de dollars dans l'espace de dix ans. Et ne croyez pas que seuls les millionnaires aient donné : l'apport de ceux-ci a été infime ; cette somme considérable a été apportée par la masse du peuple, par des chômeurs même, qui ne sont privés pour donner aux œuvres palestiniennes. Et maintenant, les juifs américains comptent fonder, pour les pouspous des ouvriers, une école modèle à Tel-Aviv, où tout le monde est juif, nous dit M^{re} Getthel, à l'exception du « Schabose gay ».

En mars 1933, le Daily Express, informe avec inquiétude le public anglais qu'une vague d'antisémitisme, dirigée par le R. P. Goughlin, s'élève en Amérique. L'American Hebrew en mars 1933, rappelle que le magazine américain Foraker avait mené une enquête dont la conclusion était que 82 % des Américains protestaient contre l'admission d'un plus large pourcentage de réfugiés. L'enquête révélait aussi qu'un tiers des personnes questionnées craignait que l'antisémitisme aug-

mentait aux Etats-Unis. Pendant que le peuple américain stagnait aussi spontanément, essayant de briser la lourde insipidité du silence étiré par la grande presse juive, Roosevelt se révélait de plus en plus comme l'homme de la juiverie. Le 6 mars 1933, la médiocratie libérale américaine lui était dédiée pour « services éminents rendus ».

C'est à cette époque que le journal du R. P. Goughlin, le Social Justice, écrivait : « Chaque jour, nous nous rapprochons un peu plus de la guerre. Il est de plus en plus évident pour les peuples d'Europe, même si les Américains sont encore endormis, que l'épée dans le flanc de la paix mondiale est les Etats-Unis d'Amérique. » Cette déclaration prophétique est renforcée par un discours du sénateur Gerald Nye d'Acota (Nord) dans lequel il disait :

« Je suis de plus en plus convaincu qu'il n'y aura pas de guerre en Europe ce printemps, cette année ou l'année prochaine, à moins que les Etats-Unis n'y persévèrent, n'y encouragent, n'y poussent l'Europe. Il n'y aura pas de guerre en Europe, à moins que les Etats-Unis ne montrent une volonté définie de lui venir en aide, lorsque le jour viendra et une inclination à la faiblesse. »

La presse exaspérée se garda bien de reproduire ces avertissements des vœux patriotiques américains. Cependant, le correspondant aux Etats-Unis, du journal anglais Action, écrivait le 18 mars 1933, à quelques semaines de la guerre :

« L'effrayante propagande dans ce pays au sujet de la « Défense nationale » de l'Amérique atteint des proportions dangereuses. Roosevelt veut plus d'armements pour solidement défendre les frontières de l'Amérique. Avec leur position géographique unique, les Etats-Unis sont les pays le plus protégés et le moins attachés à la surface du globe. Ils ne peuvent pas être envahis ou assaillis d'ici une date actuellement prévisible. Par conséquent, tout débat au sujet d'un vaste accroissement des défenses militaires et navales est prématuré et sans raison pratique.

« Les relations extérieures et internationales de l'Amérique sont devenues la table de jeu de la politique. M. Roosevelt détient les atouts. Une hystérie anti-allemande surpassant même les vociférations irréfutables de 1914 est encouragée et stimulée par les hauts fonctionnaires administratifs du New-Pool, d'émigrants juifs américains aidant matériellement et moralement au bombardement de tout ce qui tend à ébranler leur étroite de fer sur la politique mondiale. Les Conseillers royaux du Président ne peuvent le découvrir au premier abord. Cohen et Gorenson, les deux conseillers de la Maison Blanche, sont toujours prêts à donner à Franklin les plus étonnantes tuyaux pour les affaires intérieures, mais on ressent à peine leur influence en dehors des frontières nationales. »

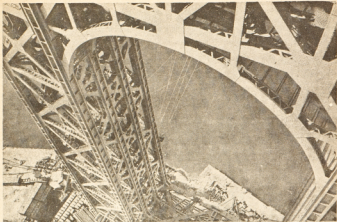
Quelques jours après, on apprenait par la critique cinématographique du Sunday Dispatch que Hollywood avait reçu des instructions pour « jouer du nationalisme à plein rendement ».

« Le Gouvernement des Etats-Unis veut que les films encouragent un esprit de nationalisme et de patriotisme.

« On commençait à doter l'Américain au moyen de la propagande cinématographique. » A peine aujourd'hui ces textes, on comprend, dans une aveuglante clarté, comment fut mise en branle la magnifique machine de guerre juive, et la place que tint dans cette organisation la juiverie américaine.



Une des causes de l'antisémitisme : Une maison à San-Francisco / Peu d'air, peu de lumière, enroulement des escaliers.



Les Grands Maîtres de l'Économie de Guerre Américaine



entièrement, le président Roosevelt a nommé le vice-président de la grande maison d'expédition Sears-Roebuck and Co, Donald Murr Nelson, directeur de la production du matériel de guerre des États-Unis.

Nelson n'est pas juif, mais la firme Sears-Roebuck and Co est entre les mains de la famille juive Rosenwald et se trouve gérée par les banques juives Goldman-Sachs and Co, Lehmann-Bros., Lazarus frères, J.-W. Seligman and Co et Kuhn, Loeb and Co. La maison Sears-Roebuck and Co est donc une entreprise entièrement juive. Dès lors il est parfaitement inutile de demander pourquoi Roosevelt n'a pas reporté le candidat futur de l'Union

re américaine à un des conseillers juifs de son entourage comme le fit Wilson durant l'autre guerre avec Bernard Baruch, mais bien à un non-juif.

Autrefois l'autorité de Baruch se faisait sentir sur les postes de commande qui ne comprennent pas encore de juifs, mais aujourd'hui la juiverie entoure si bien le Président qu'il suffit d'occuper le poste de chef de l'économie pour gouverner tous les U. S. A.

Cette domination d'un non-juif à un poste aussi important s'explique par le fait que cette place devenue absolument prépondérante du fait de la guerre, est par conséquent plus que toute autre exposée à la critique. En faisant occuper le poste par un non-juif, Roosevelt se croit donc à l'abri de la critique officielle et d'une éventuelle campagne de presse contre la personne du chef de la production du matériel de guerre. Mais tout cela n'empêche pas que les juifs qui sont derrière Nelson dirigent ses actes et contrôlent toute la production, aussi bien la production agricole que celle des armements. Et la preuve qu'ils ont atteint leur but, c'est que la loi,

mettant, l'ouverture et la réouverture des fabriques, des maisons de commerce, des usines sont soumises à leur volonté.

1941

Si Nelson n'est pas juif, servant ainsi de paratonnerre à Israël, par contre tous ses subordonnés sont tous des juifs, ainsi que les chefs des départements les plus importants de son ministère.

Le juif Lyon Henderson dirige l'organisation civile. Il a dans ses attributions le ravitaillement de la population et décide quelles denrées doivent être rationnées et celles dont le commerce peut rester libre. Il fixe les prix maxima des marchandises ayant ainsi entre les mains le plus important secteur de l'économie américaine. Avec le mercantilisme bien connu de la Juiverie internationale, on peut prévoir qu'il y aura prochainement aux U. S. A. une formidable augmentation de tous les produits de consommation courante et qu'un marché noir bouillonnant et vraiment unique en son genre fonctionnera dans la libre Amérique. Rappelons-nous le temps de la prohibition, les septuaginta millions de contrebandiers de l'alcool (bootleggers) qui donnèrent naissance par la suite aux fameux gangsters à Al Capone, Diamond et les autres.

Dans peu de temps, on peut prévoir que grâce aux bons soins du juif Henderson les bourses noires de New-York et de Chicago éclipsent celles de Londres.

1941

Mais dans les bureaux du distasteur à l'armement, nous trouvons encore un autre juif à un poste important : Sidney Hillman qui dirige l'organisation du travail. Il décide de la répartition du travail, des conditions de vie des travailleurs et des salaires. Il est le maître absolu des ouvriers américains placés ainsi sous le règne juif.



Sidney HILMAN

La prolongation de la durée du travail avec un salaire qui reste les mêmes malgré l'augmentation continue du prix de la vie et la rarefaction des denrées est un fait voulu par la dictature juive.

La Juiverie possède ainsi bien en main la direction officielle de l'économie américaine et elle a bien l'intention de ne pas se la laisser reprendre.



Mais qu'est-ce donc que la maison Sears Roebuck and Co? C'est un trust dont Nelson est le vice-président, une gigantesque association contrôlant plus de cinq cents maisons de commerce, jetant sur le marché la masse des produits fabriqués dans ses usines, de telle sorte qu'il est impossible de trouver actuellement un citoyen américain qui ne serait pas tributaire des produits Sears Roebuck and Co.

En 1937/38, le chiffre d'affaires du trust s'élevait à 527 millions de dollars, et le bénéfice net à 30 millions.

Le fondateur de cette densité n'était autre que le juif Julius Rosenwald, qui d'après la « Jewish Encyclopedia » serait le troisième milliardaire du globe. On peut juger quelle est la position de Rosenwald dans la Juiverie internationale et de son activité dans la vie économique et politique des U. S. A. quand on saura qu'il était le vice-président de l'A. J. C. (Conseil juif-américain). Pendant l'autre guerre, il était membre du service des industries de guerre dirigé par Bernard Baruch. C'était l'un des plus puissants juifs travaillant à l'arrière, imposant la diffusion de l'argent à la presse, envoyant des millions aux juifs de l'Europe occidentale et à ceux d'U. R. S. S. Il a fondé une Université juive à Cincinnati, et subventionné d'autres innombrables institutions juives.

La firme Sears Roebuck and Co est aujourd'hui dirigée par ses fils qui poursuivent la tradition politique du père. Lesing J. Rosenwald est depuis 1932 le directeur de la firme ayant comme associé son plus jeune frère William Rosenwald, qui s'est consacré entièrement à la question juive. Il fait partie du comité exécutif de l'A. J. C. et il représente l'American Joint Distribution Committee (A. J. D. C.) qui fut fondé en 1914 par le banquier juif H. Schiff, le même qui finança la révolution bolchevique.



L'A. J. D. C., est une sorte d'organisation secrète juive, destinée à apporter un appui financier aux juifs du monde entier. Le comité a créé d'innombrables organisations secondaires qu'il subventionne. « L'Encyclopédie juive » écrit, pages 507 et suivantes :

« Les décrets de l'A. J. D. C., en ce qui concerne l'organisation de son service, se traduisent par un vaste plan de travail d'ensemble. »

Sous le couvert d'un institut philanthropique, l'A. J. D. C. coordonne en réalité et dirige l'activité des masses juives en Europe occidentale et en Orient. En d'autres termes l'A. J. D. C. a pour but de soutenir financièrement les intérêts de la politique mondiale juive et d'entretenir une agitation favorable à ses intérêts. Il lui faut en conséquence maintenir la pensée Sioniste et les croyances Messianiques du peuple juif. Jérusalem devrait être le point central d'où la juiverie pourrait étendre son hégémonie universelle. Le non-juif Nelson est donc le chef apparent de cette politique. Il a pour adjoint le juif Strumshen qui sert d'agent de liaison avec la haute finance juivo-américaine représentée par les banques Goldman Sachs and Co, Lehman Bros., Lazard frères, J. W. Seligman and Co et Kuhn Loeb and Co et par le trust Sears Roebuck and Co des frères Rosenwald.



Dans l'organisation de la production américaine qui comporte ainsi que nous venons de l'exposer d'innombrables banques juives mettant ainsi la main à la tête du contrôle de l'économie de guerre,

un autre chef, Bernard M. Baruch, n'est pas à dédaigner. On sait qu'il a reçu du Président Roosevelt la place de conseiller pour le programme de l'armement, il compte bien être appelé le Dirselli américain, ce qui en dit long sur ses ambitions.

Baruch est né en 1870, il a fait ses études au City College de New-York et à 27 ans déjà, il avait une place importante dans la banque juive A. A. Housman and Co. En 1900 il quitta cette banque pour l'assurer tout de suite une position prépondérante à la bourse de New-York. Il fonda d'abord quelques officines et acquit bientôt, par une spéculation effrénée, un capital considérable.

Jusqu'en 1917 son nom resta totalement inconnu ce qui lui permit de manœuvrer tranquillement dans l'ombre et de préparer l'entrée des Américains dans la guerre. Mais, deux ans avant la déclaration de guerre américaine, en 1915, il avait déjà montré à Wilson l'insuffisance et le retard des industries de guerre des Etats-Unis. Au cours d'un congrès il déclarait en effet :

« En 1915 déjà, je sentais que l'Amérique entrerait dans la guerre et l'année déjà établie un plan qui en temps de guerre, devait passer sous l'industrie américaine sous l'œil dictatorial. »



Par sa présence fréquente auprès de Wilson, Baruch augmentait chaque jour son influence et au début de l'autre guerre il avait su si bien assurer sa situation qu'il était nommé par le président Wilson représentant de la « War Industries-Board », devenant comme tel un puissant allié sur toute l'industrie du pays.

En 1917 il était le bras droit du président Wilson, il est aujourd'hui le conseiller indispensable du président Roosevelt. (*Journal Massachussets et Boston dans « Jews Come to America » publié par Horik and Co 1932*). Le « War-Industries-Board » comprenait aussi, comme membre Julius Rosenberg le fondateur du trust Sears Roebuck and Co.

Mais comme aujourd'hui, le Juif Baruch était appelé la véritable Président des U. S. A. et durant l'autre guerre il déclarait au congrès américain que sur 246 industries de guerre il en contrôlait personnellement 243.

À l'issue de la guerre Baruch accompagna Wilson à Versailles et, en qualité de conseiller de guerre, il figura à la tête de la délégation américaine.

Un peu plus tard assistant à une séance du Sénat américain il répondit à une question du Sénateur déférent :

« La dernière décision était entre mes mains, c'est-à-dire la décision de savoir s'il fallait ouvrir une armée ou bien une flotte. De moi dépendait la décision de savoir si le général Albeny devait recevoir des locomotives ou s'il fallait au contraire les expédier en Russie ou en France... J'aurais dû dire cette guerre peut-être, aucun homme n'a été plus puissant que moi. »

En 1937, lorsque Roosevelt fut élu à la présidence des U. S. A., Baruch devint son plus intime conseiller économique. Il inspira alors au président l'idée d'un gigantesque programme d'armement qui, après l'échec du New-Deal, devait animer l'économie des U. S. A.

En 1937, alors que Roosevelt faisait un voyage d'agrément, Baruch le représentait officiellement à Washington et la confiance du Président dans ce Juif était si grande qu'en 1938 il l'invoyait faire un voyage d'étude en Europe. A cette époque Baruch eut une attention singulière avec Churchill et Eden qui figuraient parmi les membres de l'opposition en Angleterre. Au retour d'un autre voyage en Amérique du Sud, Baruch invita au cours d'un interview une invasion idéologique des États totalitaires en Amérique latine. Quelques jours plus tard il repré- senta la même faïte à l'usage de la presse américaine dans laquelle il mentionnait une invasion allemande

aux États-Unis. Il poursuivait ainsi son but : l'assagissement de l'industrie de guerre américaine.

Baruch espérait que cette thèse de propagande secourrait le peuple et l'inciterait à accorder les crédits nécessaires pour la conduite de la guerre contre les États totalitaires.

1937

Roosevelt confia bientôt à Baruch l'organisation des forces économiques pour la défense du pays, et lui donna, en supplément, le poste officiel de conseiller pour le programme de l'armement. Ainsi Baruch recevait des mains de Roosevelt la même puissance que lui avait déjà conférée Wilson, cette puissance totale dont il s'était vanté dans son discours au Sénat.

On le voit, la dictature juive sur l'économie de guerre américaine est totale. Les membres de la juiverie américaine sont aujourd'hui les tout-puissants maîtres de son économie de guerre. Il se soucient peu des intérêts du peuple américain, mais poursuivent uniquement le rêve féodalitaire de tous les Juifs, du Kahlal et de la finance internationale.

Mais la juiverie mondiale n'ignore pas non plus qu'elle se trouve engagée dans une lutte à mort avec les puissances anti-juives du pacte tripartite. Et la juiverie mondiale sait aussi que la durée de cette guerre dépend, en grande partie de la production des armements américains.

C'est pourquoi elle a placé ses intérêts non seulement en Amérique, mais encore en Angleterre, en U. R. S. S. et en Chine. Elle sait que la guerre sera perdue pour les Juifs lorsque l'industrie de guerre américaine ne pourra plus répondre les espoirs qu'ils avaient placés en elle. C'est pourquoi la juiverie a mobilisé toutes les forces, mettant sous pression toute la puissance du travail américain, plaçant également les ouvriers au pied du mur pour qu'ils ne puissent plus reculer.

Et c'est uniquement pour les Juifs que l'économie américaine doit fonctionner à plein rendement.

La juiverie, elle, se recruta devant aucun moyen pour prolonger la lutte; elle usera même, elle a déjà usé de violence pour pousser la classe américaine vers l'expérimentation communiste et dans les rangs d'une armée bolchevique, parce qu'une Amérique bolchevique se laissera plus facilement exploiter et qu'elle contribuera mieux ainsi au plan d'asservissement juvalque.

Documents recueillis par G. D. S.

Lorsque BENJAMIN FRANKLIN parlait des Juifs

Extrait du journal de Charles Pinckney (Caroline du Sud), au sujet de l'élaboration de la Convention constitutionnelle de 1789, et concernant le rapport de Benjamin Franklin à la Convention sur l'immigration juive.

**Il existe un grand danger
pour les États-Unis d'Amérique.
Ce grand danger est le Juif.**

Messieurs,

Dans tous les pays où les Juifs se sont établis, ils ont fait baisser la moralité et le degré de l'humanité commerciale. Ils ont vécu isolément sans s'asseoir; ils essaient d'étrangler franchement les nations. Tel fut le sort du Portugal et de l'Espagne.

Depuis plus de dix-sept siècles ils se lamentent au sujet de leur sort déplorable, parce qu'ils ont été chassés de leur métropole.

Mais, Messieurs, pourquoi le monde civilisé trouve-t-il des raisons pressantes pour qu'ils n'y retournent point? Parce que ce sont des vampires, et que les vampires ne peuvent vivre sur le dos d'autres vampires, ils ne peuvent vivre entre eux.

Ils doivent vivre parmi les chrétiens et les autres qui n'appartiennent pas à leur race.

S'ils ne sont pas exclus des États-Unis en vertu de la Constitution, en moins de cent ans ils envahissent ce pays en si grand nombre, qu'ils nous dicteront la loi, qu'ils nous détruiront et qu'ils changeront la forme de notre gouvernement, pour laquelle

nous autres, Américains, nous avons versé notre sang et sacrifié notre existence, notre patrie et notre liberté personnelle.

Si les Juifs ne sont pas exclus, dans deux cents ans nos enfants laboureront les champs pour nourrir les Juifs, pendant que ces derniers peupleront les banques en se frottant joyeusement les mains.

Messieurs, je vous avertis, si vous n'excluez pas les Juifs pour toujours, vos enfants et les enfants de vos enfants vous maudront dans vos tombes.

Leurs idées ne sont pas celles des Américains, même s'ils ont vécu parmi nous depuis dix générations.

Le léopard ne peut pas changer ses traces. Les Juifs sont un danger pour ce pays. S'ils sont autorisés à s'établir parmi nous, ils mettront nos institutions en péril. Ils doivent être exclus par la Constitution.

L'original de cet extrait se trouve à l'Institut Franklin à Philadelphie.

Et voici l'Opinion du Prophète

Je ne m'explique pas qu'en n'ait pas depuis longtemps chassé ces bêtes malfaisantes qui respirent la mort! Est-ce qu'on ne tuerait pas immédiatement des bêtes qui dévoreraient les hommes, même si elles avaient forme humaine? Que sont les Juifs, sinon des dévotisseurs d'hommes!

MAHOMET.



LA GUARDIA

LE MAIRE JUIF DE NEW-YORK

par Claude WACOGNE

Pour comprendre à quel degré les États-Unis d'Amérique sont reliés dans la large joliboite démocratique, il suffit de savoir que le gouverneur et les principaux fonctionnaires de l'Etat de New-York sont tous des juifs. La prophétie de Benjamin Franklin s'est réalisée. Les juifs, aujourd'hui, sont les maîtres de tous les pouvoirs de la nation.

Mais, parmi cette pléiade de profiteurs, le spécimen le plus caractéristique est certainement le maire de New-York, Fiorello La Guardia.

Si on qu'il est déclaré, un jour, n'avoir pas assez de sang juif pour pouvoir s'en enorgueillir, l'origine juive de La Guardia ne fait aucun doute.

Il est né le 11 décembre 1882 dans la capitale hongroise. Son père, Achille La Guardia, musicien fantasiste dans une fanfare militaire, était originaire d'une vieille famille juive convertie au protestantisme. Fiorello a hérité de ses attitudes exotiques. Sa mère, Irène Cohen-Luzani, immable très pieuse, resta juive toute sa vie. Elle est morte en 1915 à Babes-Koutar en Rougie et repose dans le cimetière juif de cette bourgade.

Fiorello La Guardia revint très jeune à Budapest avec sa mère. Il est orfèvre à l'école rabbinique de la capitale hongroise, et son grand oncle, Abraham Cote, ancien lavoir de cadavres de la communauté juive de Nagy-Véréd, récompensa pour vol et pillage de sépulture, était serviteur.

En 1906, il arriva comme groom au Consulat américain de Budapest, mais ne tarde pas à être renvoyé de son emploi pour avoir levé sur la voie publique, une archiduchesse autrichienne.

De retour à New-York l'année suivante après avoir vécu d'expéditions, il devient, grâce à ses protections occultes, interprète aux bureaux d'immigration d'Ellis Island et en profite pour favoriser l'entrée clandestine aux États-Unis, des révolutionnaires juifs du monde entier.

Il s'inscrit en même temps à la Faculté de Droit de New-York, mais, à la fréquentation de ses camarades d'ambassade, il préfère, de bourgeois, celle des jeunes gangsters de la pègre new-yorkaise, et il cherche même à monter une affaire de racket « qu'il ne tarde pas, à être la proie d'une bande rivale ».

Béniols à s'arrêter « par tous les moyens, il ne laisse bientôt dans la politique, et, en qualité d'agent électoral, il soigne, avant tout, sa petite publicité personnelle ».

Quand éclate le conflit européen de 1914, il est déjà conseiller municipal par le gros majorita juive du district ouest de New-York. Mais à peine l'Amérique entre-elle en guerre en 1917 qu'il devient subitement belliciste farouche, toujours pour des raisons d'opportunité. Il a enfin trouvé sa voie.

Il commence sa carrière militaire comme sous-lieutenant dans une école d'aviation, et, après avoir joué, comme agent secret, un rôle de tout premier plan dans la révolution bolchévique de Bela Kun en Hongrie, il est commandant à la fin de la guerre.

C'est seulement à son retour à New-York, en 1919, que commence sa véritable ascension. Au cours des années difficiles de l'après-guerre, il fréquente successivement tous les partis, des républicains modérés aux régimes de « Father Divine ». Il se lie avec James Ford, chef des communistes de Harlem, et s'allie au groupe travestie au sein duquel il joue le rôle d'agent du Komintern.

Il est également Franco-Maxon, et il rencontre le maître de la « Holland Lodge N° 8 » Franklin Roosevelt. Les deux hommes s'apprécient, et c'est Roosevelt, qui, en tant que gouverneur de l'Etat de New-York, prépare l'élection à la mairie de l'ancien juif La Guardia.

Le 1^{er} janvier 1934, La Guardia est élu, pour la première fois, maire de New-York, avec une forte majorité. Tout ce que la ville de la corruption et du bluff compte de mécontents, de juifs et de nègres a voté pour ce traître représentant de la race élue.

Béniols en 1937, il se révèle alors comme un entraîneur de guerre de premier ordre. Il subventionne toutes les organisations juives et antijuives qui sont susceptibles de réaliser le rêve mondial d'Izrael. Il devient vice-président de l'« Anti-Nazi People's League » et, en France, il figure également dans le Comité d'Honneur de la L. I. C. A. aux côtés d'autres agitateurs de moindre importance ; et comme les juifs savent faire ceux qui servent leur cause, il est un des premiers à recevoir



le « Ghetto Medal », médaille du maître juif, qui est également décoré « Président Roosevelt », quel que soit après. Jusqu'à cette propagande en outre trop inférieure, La Guardia décide d'entamer la lutte... mais comme les dirigeants d'outre - Atlantique, assaut aux autres le soin de mettre ses menaces à exécution.

C'est ainsi qu'à l'Assemblée annuelle de l'« Hebrew B'nai B'rith » à New-York, après avoir distribué des rabins Mandelstam contre les chefs antijuifs, le maire se lève pour dire en jargon yiddish : « Ich bin die chervelst ; ein Schlag auf mi toffen », c'est-à-dire : « Je connais ces benêts, le mortier subitement d'une attaque ».

Une autre fois, en guise de provocation, il décide de faire parler le congrès allemand par des policiers juifs.

Dès qu'il est en Europe, la guerre juive de 1939, La Guardia fait tout ce qu'il peut pour prouver l'Amérique dans la mêlée. Mais il est « freiné » par le Président Roosevelt, qui, craignant de ne pas être réélu, joue prudemment le rôle d'ange de la paix. Cependant, tout de suite après sa réélection de 1940, il laisse tomber le masque, et se révèle également comme un belliciste farouche. Avant, un reconnaissance des services que La Guardia lui a rendus pour la préparation de la guerre, il le salue chef de la dernière crise de l'Etat de New-York, avec mission d'augmenter dans le peuple américain la psychose de la guerre.

Mais les actions de ce dangereux excitateur sont en baisse. Il n'a été élu maire de New-York pour la troisième fois, le 5 novembre 1941 que grâce à l'appui de la communauté juive, lute par le nombre, et des communistes également très nombreux et très actifs. Il obtient sur son adversaire 1.386.394 voix, tandis que son adversaire démocrate O'Dwyer obtient 1.052.533 voix, et l'agence juive Reuter, elle-même, dit officiellement reconnaissant que c'est la plus haute majorité qui ait été obtenue depuis nombre d'années, pour l'élection du premier maire de New-York.

Le maire de la plus grande métropole juive du monde est donc non seulement un juif déclaré, mais un juif fanatique, un juif enrégé. On comprend, maintenant, qu'avec un tel représentant, les antijuifs américains aient baptisé leur capitale « Jew-York ».



AU HASARD DE LA CAMERA

RAPIDE VISION SUR LE CINÉMA... AMÉRICAIN

par C.-E. DUGUET

DÉCIDÉMENT NON ! Je ne suis, ni cinéaste, ni scénariste, ni même photographe, et si le lecteur trouve, dans ces colonnes, quelques fautes techniques, je lui demande de m'excuser et de bien vouloir tenir compte de ce fait que, parler du cinéma juif américain, c'est une opération ardue et cependant peu méritoire. En vérité, ils sont trop. Je viens de feuilleter une revue Hollywoodienne de 1920 et je reste confondu devant tant de Juifs.

Voici les Fairbanks, les sœurs Talmadge, Lewitzky-Chaplin, et des Zukor et des Lasky ? Et si nous consultons une revue non moins Hollywoodienne de 1938, nous constatons que le pourcentage de Juifs s'est encore accru d'effrayante façon. On peut palier dans le tas, en prendre un, l'examiner, c'est un Juif, c'est toujours un Juif.

J'y fus tout jeune, au cinématographe. On l'appelait ainsi autrefois ! Et puis, au fur et à mesure que le juif remplaçait le français, on l'appela cinéma, ciné et si l'enjuivement avait continué, on l'aurait sans doute nommé : et, voire même C tout court, mais ça, c'est une autre histoire.

En 1913 ou 14, les films qui nous venaient d'Amérique n'étaient guère que des scènes de la vie des cow-boys ou des épisodes de la guerre de Sécession. Un jour, dans une salle des boulevards, je vins déborder sous mes yeux un scénario dans lequel un soldat, méprisé de ses camarades, accomplissait tant de minuscules exploits que le général Grant lui-même n'hésitait pas à se déplacer pour le décerner. Et, le dernier sous-titre — l'art m'est échu bien mort dans ce temps-là ! — portait ces simples mots : « On donne le soldat Lévy. »

Le mot : juif n'était pas prononcé. Lévy offrait naturellement tous les signes de sa race, les cheveux crépés, le nez courbé dans le prolongement du front, les yeux globuleux. Il ressemblait à la grosse tête juive que nous avons pu voir à Berlin, et le choix d'un personnage aussi représentatif n'avait certes pas été laissé au hasard, mais il n'était le Juif que pour un très petit nombre de spectateurs. Pour les autres, il n'était qu'un pauvre bourgeois, bonasse sans raison apparente, qui s'appelait Lévy comme il aurait pu s'appeler Smith, ce dernier nom étant aussi répandu aux U. S. A. que Durand chez nous.

Old Dear Poor Charlot

AM ! Le pauvre type injustement persécuté ! nous lisez naturellement : le pauvre Juif ! N'est-ce pas là l'ancienne d'Irevé ? N'a-t-il pas transformé le Monde en un vaste mer des lamentations ? Le mer, nous le voyons. Ce que nous ne voyons pas, c'est tout ce qui se passe derrière, les combines, les marchés inavouables et le rêve messianique de domination universelle. Et le bon public se laisse facilement égarer, par des larmes de crocodile, surtout quand elles sont en glycérol.

Le trac du brave soldat Lévy fut exploité en grande série par cet autre Juif : Lewitzky, dit Charlie Chaplin.

Si Charlot est resté mortel, c'est peut-être parce qu'il craint de se trahir et de lâcher quelque mot en Yiddish ! Il est né à Fontainebleau, mais c'est en Albion qu'il connut ses premiers succès. Le père serait sans doute resté en Grande-Bretagne si la guerre 14-18 ne l'avait poussé vers le ciel plus clément de la Californie. On avait beau, vers 1915, être objecteur de conscience en Angleterre, cette position comportait quelques risques, et mieux valait émigrer au pays des pépites. Il y trouva quelques Nipita grâce auxquelles il put apporter lui aussi, son petit tribut (et toute sa tribu le suivit) à la chronique scandaleuse de Los Angeles, bonne publicité !

Il y retrouva son coreligionnaire Max Sennet spécialisé



Qu'il était bon Charlot avec son doux sourire !



Charlot et Max Sennet.

dans le sex appeal des baigneuses court vêtues, mais tout cela et les films de la Essanay, dont la marque distinctive était une tête de Peau-Rouge, n'était que hors-d'œuvre, simples vagissements de petit Juif, burlant son : « l'an prochain à Jérusalem » dans l'immense ghetto qui se mourait à Hollywood.

Avant d'aller plus loin, faut-il rappeler que notre objectif de conscience eut le toquet de s'exhiber en combattant — sur la toile seulement, bien entendu — utilisant pour ses fins, avec les complicités qu'on peut deviner, quelques bandes prises par les services cinématographiques de l'armée ? Faut-il rappeler qu'une seule de ses compagnes obtint, grâce à lui, la consécration des « stars », la Juive Golda, alors qu'il négligea toujours les aryennes qu'il honora de ses faveurs et, en particulier, la mère de ses deux enfants ? Faut-il rappeler comment il accusa cette dernière de l'avoir séduite et entraîné sur les chemins du vice, lui pauvre Charlot ? Faut-il rappeler que ses grands films de la série des Big Five (Les cinq gros, dont trois au moins étaient Juifs : Chaplin, Fairbanks, Griffith) portaient cette marque bien modeste : Universal ? Tout un programme, or le voit.

Silence aux Aryens ! les Juifs tournent...

La guerre 14-18, vit l'essor du cinéma... américain. Comme il était loin, le beau soldat Lévy, de la Vitagraph. Tandis que



Douglas Fairbanks.

les Aryens étaient dans les tranchées pour la plus grande gloire du Kahlal, les Otto, les Swope, les Zuker, les Lasky et autres Famous Players, éditaient studios sur studios, entassaient bénéfices sur bénéfices, et, embauchant le Shofar à grande portée, nous de haut-parleurs, soulevaient le rappel du peuple élu. Les compagnies cinématographiques poussaient comme champignons. De bons gogos aryens investissaient leurs capitaux dans ces nou-

velles entreprises, administrées, contrôlées par des Juifs.

En 1918, une enquête montrait que les grands requins juifs du cinéma... américain avaient cumulé d'énormes appointements et d'énormes bénéfices, alors que les compagnies qu'ils administraient accusaient, au contraire, des pertes énormes et couraient vers la faillite. En 1920, au moment de la déconfiture Paramount, le Président G. Swope touchait 72.368 dollars.

Le cinéma... américain employait alors un fonds de roulement de 2 milliards de dollars et les Juifs se vantaient de posséder 95 % de cette industrie. En 1929, Zuker se vanta seulement d'un traitement de 130.000 dollars et de 157.000 dollars de bénéfices, avec l'ombre du pauvre Charlot en surimpression.

Le pauvre bougre, d'ailleurs, décoré de la Légion d'honneur, chassait à course avec le ne sais quelle Grèce britannique, ayant troqué le melon creusé pour la bombe de chasse, et les poûllets à crotant d'air pour des bottes de petronna du plus galant effet, avec la crosse en surimpression.

Hollywood Horrors

Le cinéma... américain déborda sur le monde, avec ses interminables « serials » (Venez voir le suite la semaine



La première femme de Charlot et ses deux enfants.

prochaine) avec l'idylle biblique et la brutalité cotoyant l'ordure.

Rappelez-vous ces films, dits comiques, dans lesquels un personnage lisait invariablement un journal juif ! Puis virent les « Burlesques », perfectionnement des Mac Sennet, puis les gangsters et les Hollywood horrors.

Le Jewish World, de Londres, dans son numéro du 3 avril 1939 écrivait, à propos des films d'horreur : « News, Juifs, comme on devrions être intéressés spécialement dans cette question, parce que la plupart des responsables appartiennent à notre peuple. »

Cependant, le tout puissant ordre maçonnique juif des B'Nai B'rith, avait imposé à tous les producteurs américains l'engagement de ne jamais tourner ou laisser circuler un film qui trait un personnage juif en mauvaise posture, avec le beau soldat Lévy en surimpression.

La Grande Mission d'Israël : CHAMBARDEMENT

Les secousses engendrées par le Front populaire et les événements d'Espagne eurent leur répercussion sur Beverly Hill, la colline inspirée de la cité du cinéma. Le septième art américain (nous sommes loin de l'arroseur arrosé, de l'arrivée d'un train, et si les français ont découvert le cinématographe, les Juifs avaient découvert le moyen de l'exploter) perdit conscience de sa mission. L'avènement d'Israël était proche et le Monde Blanc brillait à l'Orient de Paris, les temps étaient venus.

Des frères, là-bas en Russie, Séverine U. R. S. S. essayaient de reconstituer le grand royaume, la grande cellule du royaume de Juda. Tous les Radek et les Zinoviev, épaulés par les sacs de dollars des Kuhn, Loeb, Warburg, et le général Staline allaient lancer à la conquête juive du Monde (Universal) les millions de Golins abrutis, marchant au doigt, au énot et à l'œil. Il fallait pousser à la coupe, montrer aux Juifs un Paradis des Soviets de cartes-pâte, avec des toraritch bons enfants, de bons commissaires du peuple, Juifs en esquivés et des ingénieurs cultivés tout exprès sur les plages artificielles de Pasadena.



Quand Charles valait cent milliards.

Le *Christian Free Press* de Los Angeles écrivait en octobre 1938 : « Dans l'industrie du cinéma à Hollywood, qui est tout entière sous contrôle juif, tout écrivain, artiste ou acteur, qui ait eu une seule antipathie juive (même accidentelle) est sérieusement hanté ».

À la même époque, la Fédération anticontraite d'Amérique publiait ce tract : « Regardez les cinémas, Hollywood

est la nouvelle Sodome, d'où la juiverie internationale contrôle le vice, les stupéfiants, le jeu... qui force les stars, les artistes, les écrivains à travailler pour la commode ».

Des Soviétiques partout !

Hélas ! Dans un pays enjupé jusqu'aux oreilles, déjà rongé par le cancer juif-bolchévique, on ne lutte pas contre une industrie — la cinquième des U. S. A. d'après les statistiques — contrôlée, dirigée, totalement absorbée par Israël. C'est Juda qui impose sa volonté, et non l'argent, le gâté, cette vulgaire semence de bétail. La guerre, la guerre voulue par Roosevelt et sa camarilla juive le prouve. Les romantiques de Douglas Fairbanks étaient un symbole de l'empire moscovite sur les studios d'Hollywood.

Les films qu'on y tourne ? Voici ce que nous apprennent « *Les Nouveaux continents* » à de juillet 1942 :

Le Comité des films nord-américains Métré-Goldwyn-Mayer tourne en ce moment deux films pour le compte des Soviétiques : *La Terre brûlée* et *L'Armure Rouge*.

La Fox Twentieth Century tourne : *La Route vers Moscou* et *Les Matelots russes*.

La Warner Brothers Cy a acquis le droit d'utiliser les mémoires de l'ancien ambassadeur américain chez les Soviétiques, Davis, et le film qu'elle en tire sera intitulé : *Ma mission à Moscou*.

Résumé les artistes associés tournent : *Jeunes filles de Leningrad*.

Ainsi donc, tous les Juifs du cinéma... américains travaillent pour l'Armée rouge. Ils y travaillent de la façon juive, c'est-à-dire en faisant travailler les autres et en se signifiant que, chaque bataille gagnée sur l'écran est gagnée sur la carte. Israël a toujours pris ses rêves pour des réalités.

Mais il nous a trop longtemps aussi fait prendre des vessies pour des lanternes. Il est temps que nous prenions conscience, nous, de la réelle réalité.

Le BUDGET de la GUERRE JUIVE

par F. DESAX



Le fruit de l'argent, beaucoup d'argent, M. Roosevelt a une fois encore tenu ses collaborateurs et a tenu au monde un nouveau discours. Il a annoncé que le budget de guerre pour 1943 serait de 100 milliards de dollars.

Cent milliards, sommes astronomiques destinées à la fabrication de bombes, de tanks, de mitrailleuses et d'armes pour le massacre de notre population civile et ouvrière. Cent milliards pour créer un deuxième front du plus exorbitant pour tenter de le créer. Bien entendu, nous avons par expérience que notre malheureux pays a été choisi à cette fin. Les États-Unis désespèrent résister tanks et tanks sur les plages françaises, brûlent nos maisons, tuent nos enfants.

Lorsque des terroristes, à la solde des Soviétiques et de l'Angleterre, ont réussi quelque-une de leurs folles assassinats et abattu d'innocentes victimes, telles les sœurs de l'avenue d'Orléans, le peuple français tout entier a fait ces actes et a aidé, dans certaine cas, à l'arrestation des coupables.

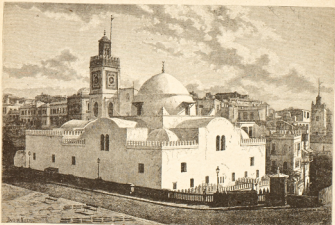
La création du second front s'avère donc de plus en plus difficile et même les 100 milliards ne sont pas un gage de succès. Mais d'ignorer ces 100 milliards ? Le monde est en guerre, les échanges commerciaux internationaux sont réduits et les échanges internationaux bien plus encore. M. Roosevelt annonce au Congrès une situation financière dramatique. D'où vient donc cette situation désastreuse ? La presse anglaise elle-même nous renseigne : ces 100 milliards proviennent en grande partie du stock d'or et de bijoux emporté aux États-Unis par les émigrés européens. C'est l'espé-

ration la plus folle que qu'il ait été permis de voir jusqu'alors.

Vous souvenez-vous, en juin 1940, de cette frénésie espagnole où défilait sans interruption les plus somptueuses voitures, toutes à destination du Portugal ? Elles emportaient nos Juifs — ces mêmes Juifs qui, depuis 1935, nous avaient dégoûtés politiquement — et tous ceux qui vivaient aux dépens de la France. Nos Juifs partaient, mais ils ne partaient pas les mains vides. La France était vaincue, ils avaient aussi leur œuvre de terribles. Mais maintenant qu'il y avait tout à perdre en restant dans cette France qui les avait si hospitalièrement accueillis, on s'échappait vers le Portugal, les valeurs juives de butin. Le Portugal, c'était l'échappée vers les États-Unis où, malgré les avertissements d'hommes d'importance comme le Colonel Lindbergh, le Juif s'échappait en saut.

Et c'est ainsi qu'on est devenu et traversé l'Atlantique. Aujourd'hui il va vous revenir transféré en force vers l'Amérique, en escale de guerre destructrice. C'est avec l'argent pris à la France, qui, pour comploter à Staline, ces forces vont revenir semer la terreur sur nos villes.

Peut-être a-t-il des exceptions, peut-être certains sont-ils de vrais Français que les apparences ont trompés. Ceux-là payent cher leur erreur. Nous en connaissons qui, se voyant défaits, ont pu rallier la France. Ceux-là ont compris la grande leçon de l'histoire. Ceux qui ont l'issue d'une situation politique, les émigrés ont toujours tort. Abandonner ce que l'on aime n'est pas le défaitisme. Ces Français égarés par un flux péroratoire sont la minorité. Leurs noms en disent assez sur leur race. Il s'est avec l'or qu'ils ont emporté que ces Juifs font couler le sang français.



La Place du Gouvernement à Alger, aussitôt après l'occupation française.

Où déjà le Juif ne perdait pas la Tête LES TRÉSORS DE LA KASBAH D'ALGER EN 1830

Lorsque le dey Hussein vendit la ville d'Alger au Maréchal de Bourmont en 1830, de par son oncle, le Trésorier de la Régence, l'Asnau et Sékka ou directeur de la Monnaie, remit les clefs du Trésor à une commission administrative composée de l'intendant militaire, l'abbé Despière, le receveur général des Finances Pérois et le général Tholozan qui venait d'être nommé gouverneur d'Alger.

Avec ces clefs, il donna un inventaire et présenta un certain nombre de caisses qui se trouvaient dans une salle du rez-de-chaussée de la Kasbah. Le contenu de ces caisses fut estimé au poids et donna 45.684.327 fr. 94. Le receveur Pérois, avant même d'avoir vu le trésor, avait dit à un officier qui, d'après ce qu'il comprenait de la Régence, il ne croyait pas que sa trésorerie dût dépasser cinquante millions.

On expédia en France, sur les vaisseaux, le *Maréchal*, le *Duquesne*, le *Sopron* et le *Neuve* et la frégate la *Vénus*, 43.328.798 francs en monnaies et en lingots ; le reste 2.355.529 fr. 94 fut conservé pour les besoins de l'armée.

Tout semblait donc être parfaitement en règle et on devait pouvoir, paraissait-il, donner le quai aux responsables de cette somme.

Dans la réalité, un drame étrangement insouciant se préparait, avec des causes premières qu'aujourd'hui encore on ne peut affirmer avec une certitude absolue. Il devait éclater pour ainsi dire brusquement, sans que rien de le fit prévoir et avec une violence telle que le Maréchal de Bourmont qui devait bientôt quitter le commandement à la suite de la Révolution de juillet, faillit y être impliqué, tout au moins moralement. En tout cas, il passa par des tracas qui durent être épouvantablement pénibles à son âme de gentilhomme et de soldat.

En effet, des économistes divers, qui avaient basé leurs calculs sur des évaluations tout à fait théoriques étudiant des revenus de la plénitude des Connaissances barbaresques, des tributs payés par certaines populations chrétiennes et d'autres sources plus ou moins lointaines et surtout plus ou moins connues, ces économistes avaient fixé les revenus annuels de la Régence à 100.000.000 millions de francs. Ce qui ne voulait absolument rien dire pour ce qui concernait le quai du Trésor, car on ignorait tout des dépenses de la dite Régence. L'ouvrage pittoresque que M. de Vaulx, directeur des Domaines fit paraître, sous le titre de « *Tachfirat* » ne fut édité qu'en 1853 et encore s'est-il vu en budget et un inventaire. Il en est de même pour l'époque.

Le Conseil Général Pierre Dervil, d'après des renseignements impossibles à contrôler, estimait la valeur du Trésor à un peu plus de 50 millions, ce qui ne serait pas très éloigné de ce qui fut trouvé, à deux millions près. Ce chiffre est à retenir, nous le retrouverons tout à l'heure. Il faut, en effet, tenir compte de la situation dans laquelle la Régence s'était trouvée de 1817, année du « Coup d'Éventail » à 1830, époque à laquelle nous sommes arrivés et période pendant laquelle la course avait été arrêtée du fait de l'absence des côtes algériennes par l'occupation du Capitaine de Valence Collet.

Mais, de son côté, le Conseil Général des États-Unis Schaefer, évaluait, toujours d'après des sources incontestables, le trésor détruit au moins à 150 millions. S'il avait raison, il manquait donc 100 millions qui auraient disparu.

On ne tenta pas un instant, non pas à faire la balance, à chercher, à voir d'un air d'acrobate quelqu'un, immédiatement, on décida que le coupable était le Maréchal de Bourmont, qui venait d'être relevé de son commandement, par suite du mouvement populaire qui avait chassé Charles X du trône de France.

On ne disait pas, cependant, qu'il l'avait fait dans un simple intérêt; car, malgré tout, on avait conservé un certain respect pour son haut et intègre caractère, mais qu'il avait fait passer cet argent en France. Le départ connu des bâtiments qui venaient d'être démontés plus haut, donnait quelque vraisemblance à cette accusation en tant que transport tout au moins. Non, lui avait dit le chef d'un mouvement politique, en faveur du mouvement de la et l'existence de la branche d'Orléans, usurpatrice du trône, aux yeux des légitimistes.

On ne recula devant aucune accusation et on franchit bien vite les limites de l'indigne.

L'amiral Duperré, qui commandait l'escadre qui avait amené le maréchal lui-même avec le corps expéditionnaire, ne voulait pas supporter son ancien chef sur des bâtiments de sa flotte. Il le fit embarquer sur un brick autrichien l'*Osarion*, à destination de Gênes. Le Maréchal était accompagné de ses fils, dont l'un, capitaine d'Etat-Major portait sous son bras une petite cassette d'argent. En mer, voyant que le commandant du brick, le capitaine Gagliardi était intrigué par cette cassette, le Maréchal le fit appeler dans sa cabine et ouvrit devant lui le précieux coffret qui contenait le coup embusé d'un autre de ses fils, lieutenant au 40^e de ligne, tué au combat de Soudah. Pendant ce temps, un croiseur arrivait à Marseille, contenant les restes du même officier dirigés vers le cercueil de la famille. La douane le fit ouvrir et l'ouvrit jusqu'à dans les entrailles, pour tenter d'y découvrir une partie des trésors de la Kasbah.

Ernesto port, un intendant militaire, nommé Flandia, avait fait partie de la commission d'enquête qui avait été nommée en septembre 1890 et qu'il avait dressé un procès-verbal sur les agissements de MM. Desmire et Pirio, le général Thureau ayant été mis hors de cause.

La commission avait rencontré les deux fonctionnaires qui, en réalité, estimant subir surtout une enquête de moralité plutôt que de fait. Mais l'intendant militaire, car devant faire connaître au public qu'il avait, au cours des débats, restitué la culpabilité de ses deux collègues. Mal lui en prit. MM. Desmire et Pirio lui présentèrent un procès et il fut condamné à cinq ans de prison pour débaucherie calomnieuse. Il mourut dans sa cellule.

Or, en 1891, un écrivain arabe, Si Hamdan ben Othmane Khodja, fils du Makelley secrétaire d'Etat de la déléguée Régence et neveu de l'Amir en Bekka, fit paraître un ouvrage intitulé en arabe le *Misour* et en français après traduction *Aperçu statistique et économique sur la Régence d'Alger*. Il y repart tout l'affaire du Trésor. Il prétendit que s'il y avait eu des détournements, ce n'étaient pas les autorités turques, mais les autorités françaises qui en étaient coupables. L'ouvrage est nettement tendancieux, mais les péjorations qu'il donne sont trouillantes, surtout étant données la parenté de l'auteur qui devait être au courant de certaines choses qu'on ne peut le faire. L'Amir en Bekka, disait-il, avait eu à sa disposition, en dehors de son budget normal dont les comptes étaient régulièrement tenus, deux caisses dans lesquelles il mettait et l'argent nécessaire pour les dépenses courantes de quelques jours et des millions précieux qu'il était autorisé à acheter pour les transporter ensuite en monnaie, dans les établissements dont il avait la direction. Ces deux caisses contenaient souvent livres d'or et des quantités d'argent en monnaie en partie soudées hâti et Les caisses furent déposées sous un cavalier solennellement bâti et les clés de ce local furent remises au Maréchal de Bourmont. Lorsque, le lendemain de cette remise, l'Amir se rendit à ce coffret-fort impie, mais solide, en compagnie d'un officier de l'Etat-Major. Il trouva les portes et les caisses enfumées et vides. Tout avait disparu. De là, à accuser le Maréchal ou son entourage, il n'y avait qu'un pas à franchir, ce fut vite fait, comme nous venons de le voir.

Mais une question de politique indigène et de rivalité militaire vint bien vite envahir les choses. Le Général Berthez, avait assuré, pendant quelque temps, le commandement de l'armée d'Afrique, puis avait dû le céder au général, depuis Maréchal Chancel et avait conservé une certaine animosité contre son prédécesseur. Or, celui-ci ne pouvait laisser passer certaines insinuations de l'autour arabe. Un procès fut intenté à son dernier des 1894. Le Général Berthez fit alors paraître un ouvrage intitulé *Deux mois à Alger*, dans lequel il soulevait l'accusation portée par Si Hamdan, pendant que le Général Delort, qui avait été chef d'Etat-Major du Maréchal Chancel et qui était en position de réforme, à la demande de son ancien chef, met de par les règlements militaires, réfutait la thèse du Général. C'était presque une révolution. Une nouvelle commission d'enquête de son côté, procédait avec ordre, exactitude, méthode et impartialité et fut parvenue

contre plusieurs personnes honorables employées à l'armée d'Afrique et notamment le Maréchal de Bourmont, bien que celui-ci fut alors en exil et se déclarait l'ennemi du nouveau régime.

Mais tout ce bruit, toutes ces querelles presque personnelles avaient détourné l'attention de l'ouvrage de Si Hamdan et avaient fait perdre de vue, une certaine phrase dans l'exposé des Trésors, puis deux autres plus loin, qui éclairaient singulièrement la situation et la ramenaient à ses justes proportions. Est-il même bien certain que ces trois points soient aujourd'hui connus du public, qui était, très sincèrement, ignorant jusqu'à l'existence du *Misour*. L'auteur arabe dit que le trésorier des livres si merveilleusement tenu était un juif et qu'les clés rendues par l'Amir au Maréchal de Bourmont, ne furent pas directement, mais par l'intermédiaire d'un sieur Bacri. Pour que l'auteur ait employé cette bonne phrase, le sieur, il est évidemment probable qu'il s'agit de Nathan Bacri, qui était fait naturalisé français après avoir subi au dey Hussein, les quatre millions et demi qui avaient été confiés à cet israélite pour être remis au prince maréchal. Ce Bacri avait eu l'audace de revenir avec l'Etat-Major du Maréchal, et si l'on



ALGER avant l'occupation française

vent bien évaluer en monnaie les livres et quantités de métaux précieux déposés sous l'escalier de la Kasbah en tenant compte des valeurs turques de cette époque, on arrive à environ deux cent mille francs. Il est assez rare, sans en faire une constatation rigoureusement mathématique, de considérer que ces deux cent mille francs ajoutés au démontage fait, donnent les cinquante millions indiqués par le conseil général Pierre Deval.

Si l'on n'oublie pas davantage qu'un autre Bacri, Jacob, vint à Alger avoir demandé au dey de l'inscrire sur les états des dettes de la Régence, si l'on rapproche tout cela de la race de teneurs des livres, on arrive à comprendre mieux la vérité des faits, tout au moins leur vraisemblance trouillante.

D'ailleurs, Si Hamdan a l'occasion de revenir sur ce Nathan Bacri. Il aurait obtenu du représentant du Ministère de la Marine l'autorisation d'acheter certains objets qui se trouvaient dans l'arsenal turc. Il fut débité pour 4.000 francs pour des objets valant en réalité 50.000 francs et donna en paiement une obligation à terme qui ne fut jamais honorée. Récupération dans les deux opérations, de la somme de 500.000 francs demandée au dey Hussein.

Pendant ce temps, le Général de Lamorinière comme lieutenant, un insensé dans lequel se trouvaient entre autres des vêtements et des tasses ayant appartenu à la Miler turque de la Régence. On mit plusieurs jours à les sortir de ces magasins, c'est dire qu'ils en ont la quantité et, cependant, un autre juif, dont malheureusement le nom n'est pas donné, s'en rendit acquiescent pour... 2.200 francs.

Proche bien connue, dit-on. Evidemment. Mais ce qui est surtout à retenir, c'est l'habileté avec laquelle les juifs-béberes, formés à l'école des Moïse qui avait dépouillé les Egyptiens avant de les quitter et des Joseph qui avait crevé le tronc des Élé, ces judéo-béberes avaient su détourner l'attention de leurs combinaisons en profitant, peut-être en montrant une quelconque offre de ses mandats gérés, si faciles à « rendre » (1).

A. MAISTROT DE LA MOTTE-CAPPIN.

(1) *Stéphane Agapopoulos*, 1907. — *Amalut*. La Fête de l'Année des Trésors d'Alger en 1890, dans le *Coup d'État*. — A. Maistrot de la Motte. Les Trésors de la Kasbah en 1890 dans l'*Algérie d'aujourd'hui*.



La ville et le royaume d'Algérie, prises du côté de l'ouest, avant l'occupation française.

ISRAËL EN ALGÉRIE

par Georges JACQUEL

C'était en... mais on fait qu'importe la date, disons plutôt qu'il y a 30 ans j'étais en Afrique du Nord, mais 18 mois d'actes, dans un corps d'élite, les zouaves.

Le point auquel je fus plus particulièrement attaché, fut Alger, alors qu'il m'en était possible de rayonner dans les trois départements ainsi que dans des Régions beaucoup plus au Sud.

Il me fut donc facile à cette époque de bien étudier non seulement les régions dans lesquelles je me trouvais, mais encore les indigènes eux-mêmes ainsi que les mœurs et coutumes.

Aujourd'hui, il n'est pas dans mon intention de revenir sur le charme et le pittoresque de notre grande Colonie d'Afrique tant vantée par des plumes autrement savantes que la mienne, mais bien de dire ce que j'ai vu et m'y a déçu ou choqué.

L'Algérie est riche, Alger, Oran et Constantine offrent de par leur climat, leur situation géographique et les diverses industries propres à chacun d'eux de merveilleuses ressources à qui se sent l'âme d'un colon, bien que 24 heures seulement de traversée séparent seulement l'Algérie de la mère Patrie.

L'Algérie est riche... il n'en fallait pas plus pour que nos troupes sur cette terre privilégiée du Jaff en quantité industrielle, du Jaff se livrant à toutes les exploitations les plus profitables ; les pires sont.

Nous trouvons le Jaff dès que nous accostons, sur le quai d'Alger par exemple, alors que nous faisons pour la première fois ce sol ennemi, et que nous n'avons pas assez de nos deux yeux pour admirer la grandiose panorama qui nous entoure, le Jaff se manifeste et vient rompre le charme.

Trop obéissant, avec des regards fuyants, il vient vous faire maintenant franchir ses officiers de service.

Pour les touristes, il se fait fort de les conduire dans le meilleur hôtel de la ville, il les guidera à travers les ombes et dans un souffle, avec un affreux clignotement des yeux, il propose aux honnêtes les plaques de certains quartiers.

Quant aux jeunes recrues arrivant sans défiance de toutes les campagnes de France, il leur fait subir les assauts répétés du Jaff qui leur propose de tout obtenir de leur crédulité, « Calicut » au-delà de ce qu'il est possible d'imaginer, le Jaff ne lâchera sa proie que lorsque celle-ci lui aura acheté quelque objet payé d'ailleurs dix fois plus cher qu'il ne convient.

Outre des poses, le Jaff colporte avec lui une quantité invraisemblable de « rametots », floutés, lunettes, bretelles, papier à lettre, babouches, que sais-je encore, et dès que la sirène annonce l'arrivée d'un bateau, Israël se déplace rapidement faisant alors figure d'assaillant, à cet effet à l'attaque.

Soldats, Touristes, il va de l'un à l'autre, excellent, vantard empressé, ne se formalisant d'aucune rebuffade tant l'appât de l'argent est puissant, et puis, lorsque le dernier passager est parti, le Jaff pose son fardeau de marchandises et s'assoit.

Il a choisi un coin d'ombre, et durant des heures, sous les regards implacablement indifférents des Arabes, il comptera et recomptera le produit de sa recette, passant de temps en temps ses doigts creux dans sa barbe de sibyllique.

Il attendra un autre navire, un autre débarquement, à moins qu'il ne marche vers la ville, à la recherche d'autres dupes, d'autres victimes.

Vous le retrouverez rue de la Lyre ou bien à Bab-Azoun pratiquant l'assaut, sa vieille vertu de race ; dans l'air il fait bien vivre !

Vous le verrez à proximité du « Marché de Chartres », le pas hésitant autour des caisses de tomates et de fruits explorant récupérer ce qui tombera des sacs par accident, et si, contrairement à son attente rien ne choit, il s'adonne au hasard sans en avoir l'air et provoquera la chute attendue.

Je ne suis pas seul croyez-moi à avoir noté de telles observations pour peu que vous ayez vous aussi efforcé en Algérie un jour si court soit-il vous n'aurez certes pas manqué de juger le Jaff comme il convient.

Ce qui est dangereux, voyez-vous, c'est que durant des années des décrets criminels issus de cervelles juifs ont protégé, aidé, soutenu toutes les actions infâmes des Juifs dans notre Afrique du Nord.

Le Jaff que je vous décrits n'est pas un spécimen unique, puisque le recensement de 1936 en fait apparaître 80.000 dispersés dans les trois départements, émancipés depuis la conquête française, naturalisés collectivement, et jouissant depuis 1870 des mêmes droits que les citoyens français.

Les statistiques officielles reconnaissent que les Juifs orientent leur activité vers le commerce, l'industrie et les professions libérales... nous savons ce que cela veut dire.

Ce que les statistiques officielles cachent volontiers, c'était le nombre important de Juifs occupant des postes de fonctionnaires et... quels fonctionnaires, dans les lycées, dans la Police, dans les Bureaux militaires, voire même au Gouvernement Général du temps de Stog.

Que de fois, quittant la haute ville, je descendais sans souci d'hiver vers la mer en quête d'un peu de fraîcheur après une journée particulièrement accablante d'emprunts les rampes Rivoli, la rue de la Lyre, et dans la soir qui tombait, je distinguais l'apais au fond de leurs épaules teintes

DEVANT L'HIVER

Il y a des Français riches,
Il y a des Français pauvres,
Il ne doit pas y avoir de Français abandonnés !

**RÉPONDEZ
AUX APPELS**

DU

SECOURS NATIONAL

★ ★ ★

des atitudes dans leur Veu, les Juifs vendeurs de bois ne de leurs arabes livrés, attendant leur dernière proie du jour.

Je passais successivement de Bab-el-Djed à Bab-Azoun frotant des Juifs à caftans s'exprimant en yiddish ou d'imposantes maisons juives aux pesants colliers traînant après elles une marmaille horrible et poulieuse déjà hennue de ce qui n'est pas juif.

Je déboulais à travers des ruelles bondées de rafles touchées d'un émergeant des profits bizarres, encore et toujours des Juifs vivants dans des sortes de ghettos d'été maintenus des odeurs pestiférées.

Et tout ce monde hétéroclite vivant, repoussant toute idée d'assimilation, passant son temps à haïr l'Arabe ou bien à voler le colon,



Le port d'Alger.

échauffant mille projets, mille calculs destinés à s'assurer tous les profits par n'importe quel moyen et surtout l'insécurité.

Le Maroc comptait en 1920, 180.463 Européens Juifs, le danger on le voit ne se limite pas à l'Algérie, d'ailleurs, au Maroc comme en Algérie, bien que les activités des Juifs se soient manifestées de différentes façons, elles furent toujours malfaisantes.

Les Juifs ne s'en tenaient pas à de simples opérations d'usure ou à des profits substantiels produits de vols journaliers, ils ont voulu mieux et plus, ils se sont mis à faire de la politique.

Pourquoi pas ? n'avaient-ils pas les mêmes droits que nous grâce à Crémieux, ne Juif défunct de la défunte République.

En de certains endroits même, bien que ceci semble paradoxal, le Juif jouissait de prérogatives à lui seul permises.

Israël a donc fait de la politique, et de la pire, toujours orientée dans le sens que l'on devine, provoquant ici et là des troubles, engendrant le débordement continuels de rixes et soulèvements et d'incertitudes essentiellement profitables à ses seuls pervers.

Comment s'attendre que le Communisme cette invention juive ait causé dans certaines de nos colonies des ravages considérables, certains fonctionnaires trop crédules, ne se soient-ils pas empressés de diffuser partout la parole des faux prophètes ?

Cependant, des soldats : nos soldats ! sont tombés sous les balles des dissidents soutenus par l'or juif, il est urgent de le rappeler afin que le monde s'en souvienne.

Est-ce un simple souvenir qui doit faire haïr nos cœurs meurtris par ces Juifs, ou bien, devons-nous devant ces hideux démons juifs vouloir par des aventuriers Juifs, faire le serment qu'ils ne se reproduisent plus.

Actuellement ne sent-on pas encore des Juifs qui préconisent l'occupation de nos Colonies, et le sang des gens de chez nous répandu à Madagascar, devons-nous oublier que ce sang coule par la volonté de Juifs puissants.

Je me rappelle d'une conversation que j'eus avec un Caïd arabe, de la province de Constantine et un Chef de Bataillon de saïens, se cours de laquelle ils me dirent : Dans ce pays, effrayez-vous le soleil, de sable, des punaises et des Juifs : cette simple phrase résumait l'opinion des deux chefs.

Mélas, ils avaient les malheureux, subtils le compère, amicalisme venant dans l'ombre de la synagogue.

Mais patience, avec mollement, patience Français d'Alsace, c'est l'Europe qui vous rendra aux trois couleurs de la liberté !

Chez Jean Renard éditeur :

L'INDE MARTYRE

par
André CHAUMET

Le livre qu'il faut lire pour comprendre
la situation

MERCURE DE FRANCE

26, Rue de Condé — PARIS-6^e

LÉON DE PONCINS

VANDERPYL

ISRAËL
DESTRUCTEUR D'EMPIRES

L'ART SANS PATRIE
UN MENSONGE
LE PINCEAU D'ISRAËL

Un document prophétique
de 1899

Avec 4 documents

Un vol. in-16. Prix. 21 fr.

Un vol. in-16. Prix. 21 fr.

TOUT VA TRÈS BIEN !

par Louis WALTHER

In faut le répéter : Tout va très bien en U. S. A. Roosevelt est très content et le vice-président Wallace ne l'est pas moins.

La haute église anglaise (High Church) ayant fait remettre à Franklin Delano une plaquette d'honneur pour commémorer son action si courageusement démocratique, Wallace a saisi l'occasion pour les cheveux et il y est allé de son petit speech, dont le style, on peut bien le dire, coule comme une fontaine.

Il commence par un grand coup d'ensemble à la race juive, à son *deux de justice*, de *paix*, de *sévérité inflexible*, à son *amour du prochain*.

Mais il rappelle que les Juifs ne peuvent pas édifier le royaume de Dieu en Palestine. Qu'en dira le grand rabbin Wise qui représente les intérêts du Sionisme en Amérique? C'est une autre histoire. Et, dans un beau mouvement d'éloquence M. Wallace fait cet aveu : *L'œuvre apostrophée du judaïsme devait en dernier lieu donner son expression en Amérique.*

Après avoir déclaré formellement que les Juifs constituent bien la race élue, la vraie, la seule, l'unique conduite que l'Amérique de 1941 est le salut de l'esprit juistique, qu'elle garantisse les droits de la race juive à la domination du monde et qu'elle croit être en mesure de faire valoir ses droits.

C'est déjà fait en ce qui concerne les U. S. A. En effet, sous la direction des Commissaires juifs aux prix et à l'économie, les données atterrissantes des sommets astronomiques. Les Commissaires juifs ont pourtant le contrôle de toute la production des Etats-Unis. Non seulement leur pouvoir s'étend à l'industrie, mais ils peuvent ordonner la répartition des produits agricoles. Ils peuvent ordonner en outre la fermeture ou l'ouverture d'usines, de maisons de commerce, fermer toute production, activer telle autre. Ils sont les maîtres du marché noir en Amérique et, tout nous autorise à penser, grâce à nos renseignements de 1941 qu'il ne coupe de croûte et d'embellir. Tout va donc très bien.

Roosevelt s'inquiète tout de même. Au début de septembre, il a adressé au Congrès un message comminatoire, lui enjoignant de faire cesser immédiatement cette manière vertueuse du prix de la vie, proposant certaines mesures et menaçant pour lui-même, Delano, des pouvoirs discrétionnaires étendus.

Mais qui donc a nommé les Commissaires juifs? Delano Roosevelt. Mais qui donc a toujours fidèlement suivi les directives de la haute finance juive? Delano Roosevelt.

Mais qui donc s'entrevoient uniquement de conseils juifs? Delano Roosevelt.

Et qui donc, sur l'ordre des Juifs a déclaré la guerre alors qu'il avait promis la paix à ses mandants? Delano Roosevelt.

Tout se tient et tout s'enchaîne. Les Juifs n'ont voulu la guerre que parce qu'ils ont d'abord pensé à leurs bénéfices.

Aujourd'hui, ils se rappellent l'expérience bolchevique de 1917 et ne seraient pas fâchés d'en faire l'application aux Etats-Unis et à l'Angleterre.

Delano Roosevelt, lui, pense surtout à sa réélection. Tout va très bien évidemment, mais certaines considérations populaires prépondérantes ne lui ont pas été particulièrement favorables.

Dans son message au Congrès, il déclare vouloir préserver les U. S. A. d'un chaos économique. Or, il se voit pas comment, mais il se fait pas compte de voir que le plan de stabilisation présidentielle soumis au Congrès a été écarté par quelques-uns, sinon tous, des conseillers juifs de Delano. Baruch, qui est candidat au poste de supercoordonnateur de l'économie américaine, Morgenthau qui contrôlerait les finances, Frankfurter qui superviserait les relations étrangères et Rosenstein, qui serait définitivement l'Indien en chef de la Maison Blanche. Les Juifs avaient aussi en tête de superviser que leur permission d'émigrer la même sans trop de fatigue.

En attendant, tout va de mieux en mieux. Les Américains commencent à prendre conscience du péril juif. D'après l'*American Magazine*, les défections sont grandes dans l'armée. Les Goyim ne veulent pas se battre pour Israël. Le Congrès suit tout cela. Les socialistes prennent aussi une certaine conscience.

C'est pourquoi Delano a demandé les pleins pouvoirs, mais il y a du tirage. La chape juive de Washington espère bien encore faire passer l'eau de cet état de choses, c'est-à-dire qu'une petite révolution servirait leur affaire. Le peuple se laissera-t-il faire une fois de plus? L'*American Magazine* n'a pas l'air d'y croire. Un tel cas, il y a quelque chose de changé sur les rives du Potomac. Tout va très bien!



La Question Juive dans le Monde

FRANCE. — Le journal Paris Municipal publiait le 9 août dernier l'entrefilet suivant :

Quelques auteurs viennent de recevoir des autorités complètes l'ordre de quitter sans explication la preuve qu'ils ne sont pas juifs. Le directeur aussi, dit-on.

Cu en est cette révision qui pourrait bien amener des surprises désagréables pour les intéressés ?

● On lit dans le *Jeune Paris* :

M. Lévy avait fait un tour d'horizon avec les journalistes de Vidy. Dans l'audience, on trouvait un correspondant de la *United Press*, un juif, Taylor Henry.

Ce dernier ne cessait de questionner :

« Et les juifs ? » Il leur dit que M. Lévy répondait : « A trois reprises, j'ai vu M. Tuck au sujet des juifs. A trois reprises, je lui ai proposé, en plein accord avec les autorités allemandes, d'embarquer les juifs sur des navires à destination des États-Unis, navires que les belgiens s'engagent à ne pas stopper. A trois reprises, M. Tuck a refusé mon offre. » Les Américains veulent bien défendre les juifs, mais ils en sont tellement sûrs qu'ils les détestent pas voir leur nombre augmenter.

● La femme aryenne, mariée sous le régime de la communauté conjugale, peut demander la séparation de biens à l'annonce de son mari (voir *Tribunal civil de Bédiers*, 28 mars 1942). La nomination d'un administrateur provisoire justifie la demande de la femme (V. *Journal des tribunaux et des avocats*, 20 août 1942, page XXXIX).

● Le loi n° 587, en date du 25-29 juillet 1942, interdit aux juifs de faire partie des chantiers de jeunesse.

La loi n° 551, en date du 30 juin-24 juillet 1942, est relative aux délits de surveillance en matière de ventes de biens appartenant à des juifs. Les délits courent du jour de l'indication alors même que cette dernière a lieu sous condition suspensive.

ANGLETERRE. — L'analyse de Sir Stafford Cripps était juive. Elle était née Seddon et elle épousa le propriétaire de *Baker* et cofondateur du journal *Manchester Guardian*, Richard Foster. La petite-fille, Beatrice Webb, nous l'écrit dans un de ses romans que Mary Seddon était : « Une grande noire de type juif qui rêva longtemps, avant la naissance même du sionisme, du retour des juifs en Palestine. »

Cette analyse juive explique sans doute l'absence de Sir Stafford Cripps pour les Soviets.

● A la réunion de la fédération mondiale qui s'est tenue à Londres pour l'anniversaire de la déclaration Balfour, le journaliste Alfred Chomarovitch a déclaré :

Un des buts de paix que nous poursuivons est la justice pour les juifs, selon les principes de la Charte de l'Atlantique. Les juifs doivent retrouver leur place dans la vie mondiale.

Dans un message, Stoltz a déclaré de son côté qu'il conservait une foi inébranlable dans la déclaration Balfour.

« La promesse, pour les juifs, d'un foyer dans la nation doit être tenue à la lettre », a-t-il dit.

BULGARIE. — Le journal bulgare *Le Caire* annonce le complot d'immigration qui se joue depuis 1939 de faire pénétrer en Bulgarie les juifs, dont l'immigration a été interdite par des décrets gouvernementaux antérieurs.

Des négociations sont engagées entre ce complot et les membres du parlement pour rendre possible l'entrée de 200.000 juifs en Bulgarie. Des sommes considérables — on parle de 2 milliards de bolivars — ont déjà été dépensées pour favoriser l'exécution de ces projets.

PALESTINE. — Le haut-commissaire anglais en Palestine a publié une statistique d'après laquelle le nombre des immigrants juifs dans ce pays a été élevé pour les trois dernières mois à 7.500.

Le nombre des juifs entrés en Palestine depuis la déclaration de guerre atteint 62.500, et la population juive de la Palestine se monte maintenant à 460.000 habitants.

« Vraiment juif » s'est alors plus rapidement que l'élément arabe et coréenne plus du tiers de la population de la Palestine.

SUÈDE. — Le *prophet* des journaux suédois, et notamment *Le Tribune de Genève*, est donné des rectifs horribles, dits de Lénine comme par hasard, des « persécution » auxquelles seraient soumis les juifs de France.

Parmi les fils d'Israël, des artistes ont été un peu trop absorbés comme des immigrants. D'où un certain antijudaïsme aux portes frontalières. D'où aussi une riposte assez prompte des autorités belgiennes et l'indication de pénétrer sur le territoire de la Confédération.

A rapprocher de l'attitude de M. Tuck et celle des Américains.

ITALIE. — Le premier camp de concentration pour les juifs vout d'être installé, non loin de Milan. Les juifs devront travailler.

GRÈCE. — Un Institut pour l'étude des questions juives, franco-macédoniques et bolchéviques vient d'être ouvert à Athènes.

SUÈDE. — La presse de Stockholm annonce que, dans cette ville, vient de s'ouvrir le procès du professeur juif Isidor Rosenbaum, qui sous le titre *Yiddish man*, avait publié un livre injurieux pour l'Allemagne.

FINLANDE. — On juge à Helsinki 12 accusés de trafic de textiles. Ces accusés ont gagné des millions en stockant et en revendisant des étoffes qu'ils s'étaient procurées par tous les moyens. La presse finnoise rend compte de ce procès sous le titre : *Juifs en justice*. En effet, les 12 accusés sont des juifs.

EGYPTE. — Depuis juillet, 500 réfugiés juifs d'Europe et de Palestine ont gagné le Soudan. Plus de 200 de ces juifs venaient d'Europe.

U. R. S. S. — Les juifs d'U. R. S. S. ne cessent d'adresser des appels aux juifs d'Amérique pour que ces derniers fassent pression sur les juifs d'Angleterre afin de les inciter à accuser leur recours vis-à-vis de l'Union soviétique. Jusqu'ici, les juifs d'Angleterre ne sont sortis costard de bonnes paroles. Ils ont aussi fait la queue sous des arques de l'ambassade de Gorky, qui ne cesse, à Washington et ailleurs, de prêcher en faveur des bolchéviques.

Les juifs d'U. R. S. S. trouvent que ces manifestations pitoyables ne sont assez dures et supplient les juifs d'Amérique d'intervenir chaleureusement en leur faveur auprès de tous leurs frères de race.

U. S. A. — Les sénateurs Wagner et Thomas, pendant la période d'une réunion mondaine organisée par le complot juif d'Amérique, ont préconisé la proclamation d'un communisme juif.

De son côté, M. Wallace a demandé l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Enfin, le vaillant Waiss a déclaré que les juifs devaient être représentés à la conférence de la paix.

Souscrivez

aux

BONS D'ÉPARGNE



ABONNEZ-VOUS...

Il est indispensable que tous nos Amis, sans exception, soient abonnés s'ils veulent que la liaison entre eux et l'Institut continue à être assurée.

Aidez notre action en vous abonnant et en faisant abonner vos amis

Détachez ou recopiez la formule suivante et adressez-la à :

L'Institut d'Étude des Questions Juives, 21, rue La Boétie, Paris (8^e). - Tél. Anj. 94-66 et Anj. 95-87

Je soussigné

demeurant à

déclare souscrire un abonnement de ⁹⁹ 10⁰⁰ ⁰⁰ 00
à ⁶ 6⁰⁰ mois

à la revue mensuelle "LE CAHIER JAUNE" et payer pour cet abonnement la somme de

à _____, le _____ 19__

Signature de l'Abonné

Un an 99 francs.
Six mois 55 —

Abonnement de propagande 50 francs.
Abonnement de soutien 100 —

Compte Chèque postal : 562918, Paris 3223-43

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA

PUBLICITÉ

S'ADRESSER A

Monsieur Francis LAYER

7, Cité d'HAUTEVILLE - PARIS 8^e

TELEPHONE : PRO 46-28

Représentant exclusif qui vous fournira TARIF,
SPECIMENS et toutes précisions.
REPRESENTANTS DEMANDES

LES PLUS BEAUX PORTRAITS
des plus modernes...

LOUIS SILVESTRE

Successor de

HENRI MANUEL

Propriétaire

27, 2 de l'avenue de la République

Paris 11^e

Abonnements : 100 fr.

Abonnements : 50 fr.

Abonnements : 25 fr.

Abonnements : 10 fr.

Opère sous le patronage de l'Institut d'Étude des Questions Juives
et sous le patronage de l'Association des Juifs de France

VOUS DEVEZ LIRE :

"LA QUESTION JUIVE EN FRANCE ET DANS LE MONDE"

REVUE MENSUELLE DE DOCUMENTATION

DE L'INSTITUT D'ÉTUDE DES QUESTIONS JUIVES

EN VENTE PARTOUT : 10 FRANCS

Abonnements : 1 an 100 Fr.
à 6 mois 50 Fr.

Vous devez lire :

Petit Catéchisme

ANTIQUAIRE

par

A. de BOISANDRÉ

Revu et complété par André CHAUMET
avec préface de Jean DRAULT
dernier collaborateur de DRUMONT

EN VENTE PARTOUT : 4 FRS